Cinquante fables choisies de La Fontaine, Florian et Fénelon : spécialement expliquées et annotées pour les élèves des [...]

CINQUANTE
FABLES CHOISIES

DE

La Fontaine, Florian et Fénelon,

SPÉCIALEMENT EXPLIQUÉES ET ANNOTÉES

POUR LES ÉLÈVES DES CLASSES ÉLÉMENTAIRES

ET DE TOUTES LES ÉCOLES PRIMAIRES

PAR E. A. VRAU

PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ,

LAURÉAT DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

CAMBRAI

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE J. RENAUT, RUE ST-MARTIN, 18.

1876.

CINQUANTE

FABLES CHOISIES

DE

La Fontaine, Florian et Fénelon.

Tous les exemplaires non contrefaits sont revêtus de ma signature.

CINQUANTE

FABLES CHOISIES



DE

La Fontaine, Florian et Fénelon,

SPÉCIALEMENT EXPLIQUÉES ET ANNOTÉES

POUR LES ÉLÈVES DES CLASSES ÉLÉMENTAIRES

ET DE TOUTES LES ÉCOLES PRIMAIRES

PAR E. A. VRAU

PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ,

LAURÉAT DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

CAMBRAI

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE J. RENAUT, RUE ST-MARTIN, 18.

1876.



UTILITÉ DES FABLES

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui ;
Le conte fait passer le précepte avec lui.

La Fontaine.

FABLES DE LA FONTAINE [1]

I. — LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue [2]
Quand la bise [3] fut venue :
Pas un seul petit morceau [4]
De mouche ou de vermisseau [5].
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain [6] pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle [7].
« Je vous paierai, lui dit-elle,

---

(1) JEAN DE LA FONTAINE, le prince des fabulistes, né à Chateau-Thierry, sur les bords de la Marne, le 8 juillet 1621, mort à Paris, le 13 avril 1695.

(2) *Dépourvue*, à court de provisions. Ce mot a d'ordinaire un complément.

(3) *Bise*, vent du Nord-Est, froid et sec, mis ici pour l'*hiver*.

(4) Phrase elliptique pour : *elle n'avait pas un seul petit morceau*, etc.

(5) *Vermisseau*, diminutif signifiant *un petit ver*.

(6) *Quelque grain*, une petite quantité de grain

(7) *La saison nouvelle*, le printemps.

Avant l'oût [1], foi d'animal,
Intérêt et principal [2] »
La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut [3].
« Que faisiez-vous au temps chaud ? »
Dit-elle à cette emprunteuse. —
« Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. [4] » —
« Vous chantiez ! j'en suis fort aise :
Eh bien ! dansez maintenant [5]. »

II. — LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître [6] corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.

---

(1) *L'oût*, « vieux mot dont on se sert dans quelques provinces pour dire la moisson, parce qu'elle se fait généralement dans le mois d'août. » (Walckenaer).

(2) *Intérêt et principal*, c'est-à-dire le capital et les intérêts. « L'engagement est complet ; le serment, *foi d'animal* ; la date du remboursement, *avant l'oût* ; la somme intégrale, *intérêt et principal* ; rien n'y manque. Les emprunteurs ne sont pas avares de promesses ; mais selon Francklin, ceux qui font des dettes ont toujours le mensonge en croupe. » (Géruzez).

(3) *Son moindre défaut*, c'est-à-dire qu'elle n'a pas du tout l'habitude de prêter trop facilement son bien aux autres.

(4) *Ne vous déplaise*, formule de politesse qu'on emploie pour adoucir un peu un aveu désagréable.

(5) La réponse de la fourmi est impitoyable, et certainement le bon La Fontaine n'a point voulu nous la donner pour modèle. « S'il convient en effet d'éviter l'imprévoyance de la cigale, il ne faut pas non plus imiter la dureté railleuse de la fourmi. » (Géruzez).

(6) *Maître*, titre d'honneur aujourd'hui réservé aux avocats, aux notaires et aux avoués. Le fabuliste s'en sert plaisamment ici pour donner de l'importance à ses personnages.

Maître renard, par l'odeur alléché [1],
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour, Monsieur du corbeau. [2]
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau [3] !
Sans mentir, si votre ramage [4]
Se rapporte [5] à votre plumage,
Vous êtes le phénix [6] des hôtes de ces bois. »
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie [7]
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur [8],
Apprenez que *tout flatteur*
Vit aux dépens de celui qui l'écoute [9] :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute [10] »

---

(1) *Alléché*, mot familier qui dit plus et mieux qu'*attiré*.

(2) *Monsieur le corbeau* ne serait que poli ; *Monsieur du corbeau* est flatteur. Le renard compte bien sur l'impression que produira ce *de* ou *du* qui séduit tant de sots.

(3) Deux fois la même idée dans un seul vers : c'est que les paroles coûtent peu aux flatteurs ; ils savent bien d'ailleurs qu'on se fatigue rarement de s'entendre louer.

(4) *Ramage* est comique en parlant du chant désagréable du corbeau.

(5) *Se rapporte à*, est en rapport avec, est aussi beau que

(6) *Phénix*, oiseau fabuleux, unique en son genre, qui vivait, dit-on, plusieurs siècles et renaissait de ses cendres.. — Au figuré, *phénix*, se dit d'une personne d'un rare mérite.

(7) « Ce vers est admirable ; l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert, et j'entends tomber le fromage à travers les branches. » (J. J. Rousseau).

(8) *Mon bon Monsieur*, autant d'insultes que de mots. Le renard flattait le corbeau tout-à-l'heure ; il se moque de lui maintenant.

(9) « Cela est vrai, mais c'est une lâche et triste vie. Mieux vaudrait cent fois être dupe comme le corbeau, que d'être vil, menteur et voleur comme le renard. » (J. Porchat).

(10) « Il est plaisant de mettre ainsi la morale dans la bouche de celui qui profite de la sottise. Cela rend cette petite scène théatrale et comique. » (Chamfort).

Le corbeau, honteux et confus,
Jura[1], mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus[2].

III. — LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse[3], s'étend et s'enfle et se travaille[4]
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant : « regardez-bien, ma sœur ;
Est-ce assez? dites-moi ; n'y suis-je point encore?—
Nenni[5]. — M'y voici donc? — Point du tout. —
[M'y voilà? [6] —
Vous n'en approchez point. » La chétive pécore[7]
S'enfla si bien qu'elle creva[8]

---

(1) *Jura*, promit avec serment.

(2) *Qu'on ne l'y prendrait plus*, qu'on ne l'attraperait plus à écouter les flatteurs.

« La conséquence qu'on peut tirer de cette fable n'est pas plus dangereuse que celle de la précédente ; car tout le monde rit du corbeau qui se laisse tromper, sans faire plus de cas du renard. » (Ch. Nodier).

(3) *Envieuse*, cet adjectif, mis en tête du vers, nous donne la raison des efforts prodigieux de la grenouille.

(4) *Se travaille*, se donne beaucoup de mal. — Remarquons en passant la gradation pittoresque de ce vers ; la conjonction *et* y est répétée à dessein.

(5) *Nenni*, vieux mot négatif moins brutal que *non*.

(6) Ce dialogue plein de naturel et de vivacité est imité d'Horace.

(7) *Chétive pécore* ; misérable animal ; le mot *pécore* emporte toujours une idée de mépris ou de dédain.

(8) *Creva*, c'est-à-dire se rompit avec effort. *Crever* signifie aussi périr, en parlant des animaux. Le mot ici a les deux sens.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs [1],
Tout marquis veut avoir des pages [2].

IV. — LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup n'avait que les os et la peau [3],
Tant les chiens faisaient bonne garde :
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant [4] que beau,
Gras, poli [5], qui s'était fourvoyé par mégarde [6].
L'attaquer, le mettre en quartiers [7],
Sire [8] loup l'eût fait volontiers :
Mais il fallait livrer bataille ;
Et le mâtin [9] était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos [10], et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.

---

(1) *Ambassadeurs,* personnages importants qu'un Etat envoie auprès des autres gouvernements pour représenter le pays.

(2) *Pages,* jeunes nobles de sept à quatorze ans qu'on mettait auprès des princes et des grands seigneurs, pour remplir certains services domestiques et faire leur apprentissage du métier de la guerre.

(3) *N'avait que les os et la peau,* était excessivement maigre.

(4) *Puissant,* robuste et vigoureux.

(5) *Poli,* dont le poil est bien lisse, qui est luisant de graisse.

(6) *Fourvoyé,* égaré, hors de la voie ; *par mégarde,* sans y faire attention.

(7) *Mettre en quartiers,* mettre en pièces.

(8) *Sire,* qualification plaisante destinée à donner une haute idée du personnage.

(9) *Mâtin,* et plus haut *dogue,* chiens de forte taille.

(10) *Entre en propos,* engage la conversation.

« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères et pauvres diables [1],
Dont la condition est de mourir de faim
Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée [2] !
Tout à la pointe de l'épée ! [3]
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. [4] »
Le loup reprit : « que me faudra-t-il faire ? —
Presque rien, dit le chien : donner la chasse [5] aux gens
Portants [6] bâtons, et mendiants [7] ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire,
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs [8] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte [9] caresse. »
Le loup déjà se forge [10] une félicité

---

(1) *Cancres, hères et pauvres diables* : « termes de mépris ou de compassion dont on se sert pour désigner un homme sans fortune, sans considération, sans mérite. » (Acad.) Ici, malheureux, ne possédant rien.

(2) *Lippée*, du vieux mot français *lippe*, qui signifie *lèvre ;* ce que l'on saisit avec les lèvres. — *Point de franche lippée ;* ils n'ont point de dîner sans qu'il leur en coûte.

(3) *Tout à la pointe de l'épée*, c'est-à-dire, tout est incertain ou du moins le résultat de pénibles efforts.

(4) *Un bien meilleur destin*, un sort beaucoup plus heureux.

(5) *Donner la chasse*, poursuivre et tenir à distance.

(6) *Portants* serait maintenant une faute, le participe présent étant toujours invariable.

(7) *Portants bâtons et mendiants*, en général les chiens accueillent mal les armes et les haillons.

(8) *Reliefs*, restes d'un repas ; *force reliefs*, beaucoup de restes.

(9) *Mainte*, nombreuse.

(10) *Se forge*, imagine à son profit.

Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col [1] du chien pelé
« Qu'est-ce-là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi, rien ! —
[Peu de chose.
— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez [2] est peut-être [3] la cause. —
Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ?—Pas toujours ; mais qu'importe ?—
Il importe [4] si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte [5],
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. [6] »
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor [7]

V. — LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile, [8]
A des reliefs d'ortolans [9]

---

(1) *Col*, le cou.
(2) *De ce que vous voyez* ; « il a peur de prononcer le mot. » (l'Abbé Guillon).
(3) Le chien n'ose pas avouer la cause de son accident qu'il connaît bien cependant « Ce défaut de franchise dans la servitude est un trait de mœurs. » (Géruzez).
(4) *Il importe si bien*, cela est pour moi si important.
(5) *En aucune sorte*, je ne veux pas du tout.
(6) Le loup préfère une liberté où il aura des privations à subir à une douce servitude où il peut avoir de tout en abondance.
(7) Vers passé en proverbe.
(8) *Fort civile*, fort honnête et fort polie.
(9) *Reliefs d'ortolans*, restes d'ortolans. L'ortolan est un petit oiseau des pays chauds dont la chair est très-délicate et fort succulente.

Sur un tapis de Turquie [1]
Le couvert se trouva mis [2].
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.
Le régal fut fort honnête [3],
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale [4] ;
Son camarade le suit.
Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne [5] aussitôt ;
Et le citadin [6] de dire :
« Achevons tout notre rôt.
— C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique [7]
De tous vos festins de roi ;
Mais rien ne vient m'interrompre.
Je mange tout à loisir.

---

(1) *Tapis de Turquie ;* les plus riches tissus venaient à cette époque de la Turquie ou de la Perse. On en fabrique aujourd'hui en France qui ne le cèdent en rien à ceux des autres pays.

(2) *Le couvert se trouva mis,* la table fut dressée, les mets furent servis.

(3) *Honnête,* convenable, fit honneur à celui qui l'offrait.

(4) *Détale,* prend la fuite précipitamment.

(5) *Rats en campagne,* les rats sortent de l'endroit où ils s'étaient refugiés.

(6) *Le citadin,* le rat de ville ; *le rustique,* le rat des champs.

(7) *Ce n'est pas que je me pique,* je ne prétends pas vous égaler ni vous offrir un repas aussi succulent que le vôtre.

Adieu donc. *Fi du plaisir*
Que la crainte peut corrompre[1] ! »

VI. — LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raison du plus fort est toujours la meilleure[2] ;
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure[3].
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure[4]
Et que la faim[5] en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage[6] ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié[7] de ta témérité. —
Sire[8], répond l'agneau, que votre majesté[9]
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant[10]
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

(1) *Corrompre*, troubler.
(2) *La meilleure*, celle qui l'emporte bon gré mal gré, mais non pas la plus morale ; autrement entendue cette pensée renverserait toutes les notions naturelles du juste et de l'injuste.
(3) *Tout-à-l'heure*, c'est-à-dire à l'heure même, sur le champ.
(4) *Cherchait aventure*, cherchait une occasion de proie, de butin.
(5) Cette circonstance aggrave singulièrement la position du pauvre agneau.
(6) *Mon breuvage*, il semblerait que l'eau ne coule que pour lui.
(7) L'innocence de l'agneau et l'injustice du loup éclatent dès les premiers mots de ce dialogue.
(8) *Sire*, a ici une nuance d'humilité et de crainte.
(9) *Que votre majesté, etc.* Cette façon de parler à la troisième personne est excessivement respectueuse.
(10) *Je me vas désaltérant*, je suis en train de me désaltérer.

Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson [1]. —
Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé. —
Comment l'aurais-je fait si [2] je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit [3] : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès [4].

VII. — LA MORT ET LE BUCHERON.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée [5],
Sous le faix [6] du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée [7].
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,

---

(1) L'agneau parle avec calme parce qu'il est innocent ; le loup parle avec violence parce qu'il est dans sont tort. Son langage est sans suite, parce que la passion ne raisonne pas.

(2) *Si* dans le sens de puisque.

(3) *On me l'a dit*, et c'est là toutes les preuves qu'il peut fournir !

(4) Sans tenir compte d'aucune des règles de la justice et du droit.
« L'intérêt dramatique de cette fable résulte de la prétention du loup, qui, dans son injustice, veut avoir raison, et qui ne supprime tout prétexte et tout raisonnement que lorsqu'il est réduit à l'absurde par la réponse de l'agneau. » (Chamfort).

(5) *Ramée*, branchages coupés avec leurs feuilles.

(6) *Faix*, fardeau, ne s'emploie guère qu'au figuré.

(7) *Chaumine*, pauvre cabane couverte en chaume.

Il met bas son fagot [1], il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde [2] ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats [3], les impôts,
Le créancier et la corvée [4]
Lui font d'un malheureux la peinture achevée [5].
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère [6]. »
Le trépas vient tout guérir
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes [7].

VIII. — LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Compère [8] le renard se mit un jour en frais [9],
Et retint à dîner [10] commère la cigogne.

(1) *Il met bas son fagot,* il met son fagot par terre.
(2) *Machine ronde,* la terre qui a la forme d'un globe.
(3) Les soldats qu'il faut nourrir et loger.
(4) *Corvée,* travail que l'Etat ou les seigneurs exigeaient des paysans et qu'ils ne leur payaient pas.
(5) *La peinture achevée,* c'est-à-dire lui font sentir toute l'étendue de son malheur.
(6) *Tu ne tarderas guère,* tu n'en auras pas pour longtemps.
(7) On ne trouve dans cette moralité ni élévation de sentiments, ni résignation chrétienne.
(8) *Compère, commère,* sont des titres qui supposent une sorte d'intimité et de familiarité.
(9) *Se mit un jour en frais,* « on voit que c'est un avare qui reçoit rarement. » (L'Abbé Guillon).
(10) « Le renard fait les avances, ce qui rend plus piquant l'affront fait à la cigogne. » (Batteux).

Le régal fut petit [1] et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant [2], pour toute besogne [3],
Avait un brouet clair [4] ; il vivait chichement [5].
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette [6] ;
Et le drôle eut lapé [7] le tout en un moment
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie [8].
« Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis,
Je ne fais point cérémonie [9]. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse ;
Loua très-fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point [10].
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande [11].
On servit, pour l'embarrasser,

---

(1) *Le régal fut petit,* la fête fut toute simple.

(2) *Le galant,* expression familière s'appliquant à un personnage qui fait l'empressé, l'aimable.

(3) *Pour toute besogne,* pour tout préparatif, pour tous mets.

(4) *Un brouet clair,* bouillie que l'on servait autrefois les jours de noce ; ce mot signifie simplement ici un méchant potage.

(5) *Chichement,* avec avarice.

(6) *Miette,* petite partie détachée d'un tout.

(7) *Lapé,* avalé, « *Laper,* boire en tirant la langue à la manière des chiens. » (Acad).

(8) *Le prie,* l'invite à dîner.

(9) On dirait aujourd'hui, *je ne fais point de cérémonies.*

(10) Deux ellipses dans ce vers ; cela donne à la phrase un tour vif et piquant.

(11) *Friande,* appliqué aux personnes, ce mot signifie *qui aime et recherche les bons morceaux ;* appliqué aux choses, il veut dire *bien assaisonné, d'un goût délicat.*

En un vase à long col [1] et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire [2] était d'autre mesure [3].
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris [4],
Serrant la queue et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris ;
Attendez-vous à la pareille [5].

IX. — LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet [6] pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure [7]
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête [8] ;
Cependant que mon front [9], au Caucase [10] pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort [11] de la tempête.

---

(1) *A long col*, à long cou.
(2) *Sire*, terme de respect employé ironiquement ici, pour ajouter à l'importance du personnage,
(3) *Etait d'autre mesure*, avait de bien plus grandes dimensions, était beaucoup plus gros
(4) Vers devenu proverbe.
(5) Attendez-vous à ce qu'on vous traite, comme vous aurez traité les autres.
(6) *Roitelet*, le plus petit des oiseaux de nos climats.
(7) *D'aventure*, par hasard.
(8) « Chaque mot du chêne fait sentir au roseau sa faiblesse » (Chamfort).
(9) *Mon front*, mon sommet. — *Cependant que*, tandis que.
(10) *Caucase*, chêne de hautes montagnes entre la mer Noire et la mer Caspienne — *au Caucase pareil*, aussi inébranlable que le Caucase.
(11) *Brave l'effort*, résiste à l'effort.

Tout vous est aquilon [1], tout me semble zéphyr [2].
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent [3].
La nature envers vous me semble bien injuste [4]. —
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci : [5]
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables [6] ;
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté [7] sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon [8] accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eut portés jusque là dans ses flancs [9].
L'arbre tient bon [10], le roseau plie.

---

(1) *Aquilon,* vent du Nord, ici vent très-violent.

(2) *Zéphyr,* vent doux et bienfaisant.

(3) *Les royaumes du vent,* tous les endroits où il y a de l'eau et où le souffle du vent est plus sensible.

(4) Tout ce discours est plein d'une pitié insultante et les commentateurs ont fait à qui mieux mieux l'éloge de ces beaux vers.

(5) *Mais quittez ce souci,* « Le roseau, dans sa réponse, rend d'abord justice à la bonté que le chêne a montrée. En effet, il n'a pas été trop impertinent, et il a rendu aimable le sentiment de sa supériorité. » (Chamfort).

(6) Les vents sont moins à craindre pour moi que pour vous.

(7) *Résisté contre,* dit plus que *résisté à.*

(8) *L'horizon,* partie de la surface terrestre où se termine notre vue, où le ciel et la terre semblent se toucher.

(9) Le plus impétueux des vents du Nord.

(10) *Tient bon,* reste debout, supporte, sans en être ébranlé, le choc de la tempête.

Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine [1],
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts [2]

X. — LE LION ET LE MOUCHERON.

« Va-t'en, chétif [3] insecte, excrément [4] de la terre ! »
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre :
« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie [5] ?
Un bœuf est plus puissant [6] que toi ;
Je le mène à ma fantaisie. »
A peine il achevait ces mots,
Que lui même il sonna la charge [7],
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord [8] il se met au large [9] ;

---

(1) *Voisine au ciel*, tournure latine pour *voisine du ciel*.

(2) *Touchaient à l'empire des morts*, dont les racines étaient excessivement profondes. Les anciens croyaient que les âmes des morts habitaient un séjour souterrain.

« Cet apologue est non-seulement excellent, mais il n'y en a peut-être pas de plus achevé dans la Fontaine. Si l'on considère qu'il n'y a pas un mot de trop, pas un terme impropre, pas une négligence ; que, dans l'espace de trente vers, La Fontaine, en ne faisant que se livrer au courant de sa narration, a pris tous les tons, celui de la poésie la plus gracieuse, celui de la poésie la plus élevée, on ne craint pas d'affirmer que c'est là un des chefs-d'œuvre de la langue et de la littérature françaises » (Chamfort).

(3) *Chétif*, misérable, petit, avec une nuance de dédain.

(4) *Excrément de la terre*, être vil et méprisable.

(5) *Ni*, il faudrait *ou*. — *Me soucie*, me donne de l'inquiétude.

(6) *Puissant*, ne s'applique ici qu'à la force et à la taille de l'animal.

(7) *Sonna la charge*, donna le signal de l'attaque.

(8) *Dans l'abord*, forme vieillie pour *d'abord*.

(9) Admirons tous les détails de ce combat. Quel naturel ! Quel mouvement !

Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle [1] ;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ [2] ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle ;
Tantôt pique l'échine et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée [3].
L'invisible ennemi [4] triomphe et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang [4] ne fasse son devoir [5].
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais [6] ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents [7].
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée [8] ;
Il y rencontre aussi sa fin [9].

---

(1) « Tableau admirable qui ne le cède peut-être qu'à ceux qui suivent. Quel combat ! quelle victoire ! quel triomphe ! Et tout cela finit à l'embuscade d'une araignée. » (Ch. Nodier).

(2) *A l'environ*, on dirait maintenant *aux environs*.

(3) *A son faîte montée*, portée au plus haut degré.

(4) *L'invisible ennemi*, le moucheron si petit qu'on peut à peine le voir.

(5) Qui ne s'applique à la mettre en sang.

(6) *Qui n'en peut mais*, qui n'en est pas cause, qui n'y peut rien.

(7) *Sur les dents*, étendu la face contre terre comme un mort.

(8) *L'embuscade*, la toile d'une araignée.

(9) Ces deux petits vers font voir admirablement qu'il suffit de bien peu de chose pour réduire à néant la forfanterie vaniteuse du moucheron.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

XI. — LE COQ ET LE RENARD.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle [1]
Un vieux coq adroit et matois [2].
« Frère [3], dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse :
Ne me retarde point, de grâce ;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes [4] sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer [5],
Sans nulle crainte, à vos affaires ;
Nous vous y servirons en frères
Faites en les feux [6] dès ce soir,
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour [7] fraternelle. —

---

(1) *Etait en sentinelle*, était en observation, comme un soldat en faction.
(2) *Matois*, fin, rusé, difficile à tromper.
(3) Admirons ce début plein de ruse et d'adresse.
(4) *Vingt postes*, on donnait autrefois le nom de *poste* à l'espace que parcouraient les chevaux de poste d'un relai à un autre.
(5) *Vaquer*, vous appliquer à.
(6) *Feux*, c'est-à-dire des feux de joie. Dans les réjouissances publiques on allumait jadis des feux sur les places ou dans les campagnes ; aujourd'hui encore, nous avons les feux d'artifice.
(7) *Amour*, en poésie, est à volonté du masculin ou du féminin.

Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix ;
Et ce m'est][1] une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers [2],
Qui, je m'assure [3], sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous [4]
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser [5] tous.—
Adieu, dit le renard, ma traite [6] est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. » Le galant [7] aussitôt
Tire ses grègues [8] , gagne au haut [9]
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux coq en soi-même [10]
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur [11].

---

(1) *Et ce m'est*, et c'est pour moi.
(2) *Lévrier*, chien à hautes jambes, renommé pour la vitesse de sa course.
(3) *Je m'assure*, j'en suis sûr.
(4) *Seront à nous*, seront bientôt près de nous.
(5) *Entre-baiser ;* la préposition *entre* marque ici réciprocité et donne de la concision à la phrase.
(6) *Traite*, espace compris entre deux lieux, distance que l'on parcourt sans s'arrêter.
(7) *Le galant*, le rusé.
(8) *Grègues*, espèce de chausses ; *tire ses grègues*, s'enfuit. « Quand on veut courir, on commence par relever le vêtement d'en bas. » (Walckenaer).
(9) *Gagné au haut*, gagne le large, s'éloigne.
(10) *En soi-même*, il eût été plus régulier de dire *en lui-même*.
(11) Nous ne devons jamais tromper personne, même quand nous avons été trompés nous-mêmes. Sous ce rapport nous ne saurions approuver la moralité donnée par le fabuliste.

XII. — LE RENARD ET LE BOUC.

Capitaine [1] renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés [2]
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez [3] ;
L'autre était passé maître [4] en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
    Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : « que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi [5] ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
    Je grimperai premièrement [6] ;
    Puis sur tes cornes m'élevant,
    A l'aide de cette machine [7],
    De ce lieu-ci je sortirai,
    Après quoi je t'en tirerai. —
Par ma barbe [8] ! dit l'autre, il est bon [9] ; et je loue

---

(1) *Capitaine*, qualification badine destinée à donner une haute idée de la perfidie du renard ; nous prévoyons dès ce début quelque bon tour, quelque nouvelle ruse.

(2) *Encorné*, qui porte de hautes cornes.

(3) Vers devenu proverbe ; manquait d'intelligence, de prévoyance.

(4) *Passé maître*, avant la Révolution, les ouvriers des divers corps de métiers ne passaient maîtres que lorsqu'ils avaient prouvé leur capacité par quelque ouvrage remarquable. De là, la locution *passé maître en fait de tromperie*, c'est-à-dire qui a fait ses preuves, qui est extrêmement rusé.

(5) Ne dirait-on pas que l'on assiste à l'opération, et que l'on voit le bouc suivre de point en point les indications du renard ?

(6) *Premièrement*, d'abord.

(7) *Machine*, moyen, ruse, stratagème.

(8) *Par ma barbe*, serment plaisant. mais souvent usité che les anciens où l'on jurait par ce que l'on avait de plus précieux.

(9) *Il est bon*, c'est-à-dire l'avis est bon.

Les gens bien sensés [1] comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous [2] lui fait un bon sermon
Pour l'exhorter à patience [3].
« Si le ciel t'eut, dit-il, donné par excellence [4]
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère [5],
Descendu [6] dans ce puits. Or, adieu ; j'en suis hors [7] ;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter [8] en chemin. »
En toute chose il faut considérer la fin [9].

XIII. — LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

Travaillez, prenez de la peine ;
C'est le fonds [10] qui manque le moins [11].

---

(1) *Les gens sensés*, c'est-à-dire les gens d'esprit.
(2) *Vous*, inutile ici, mais qui donne à l'expression un tour assez familier.
(3) *A patience* pour *à la patience*.
(4) *Par excellence*, par une faveur toute spéciale.
(5) *A la légère*, sans réflexion.
(6) *Tu n'aurais pas descendu*, forme ancienne ; il faudrait maintenant : *tu ne serais pas descendu*.
(7) *J'en suis hors* ; *hors* est une préposition qui demande un complément : il faudrait *dehors*.
(8) *D'arrêter*, aujourd'hui on dirait de *m'arrêter*.
(9) Sans doute le bouc a fort mal fait de se confier à un rusé comme le renard, mais la conduite de celui-ci n'en mérite pas moins un blâme que le fabuliste aurait dû lui infliger
(10) Le *fonds*, le bien.
(11) *Qui manque le moins*, qui est le moins trompeur, le moins sujet à manquer à celui qui le possède.

Un riche laboureur sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins[1].
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage[2]
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit[3]; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût[4] :
Creusez, fouillez, bêchez[5]; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse[6].»
Le père mort[7], les fils vous[8] retournent le champ,
De çà, de là, partout[9]; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent point de caché[10]; mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un trésor[11].

---

(1) *Leur parla sans témoins*, c'est ainsi que l'on fait lorsqu'on veut confier un secret à quelqu'un.

(2) *L'héritage*, ici le domaine, le fonds de terre.

(3) *Je ne sais pas l'endroit*, « que de finesse, mais aussi que de sagesse dans ce détour ! C'est que le père veut que tout le champ soit labouré. » (J. Porchat).

(4) *L'oût*, la moisson, qui généralement a lieu pour nous au mois d'août.

(5) *Creusez, bêchez, fouillez*, tous ces verbes répétés marquent bien l'activité que le père veut inspirer à ses enfants.

(6) *Ne passe et repasse*, mis pour *ne passe et ne repasse*.

(7) *Le père mort*, tournure latine mise pour *dès que le père fut mort*.

(8) *Vous*, explétif et familier. — *Retournent*, bêchent à différentes reprises.

(9) *De çà, de là, partout*, de tous les côtés, dans tous les sens.

(10) *D'argent, point de caché*, inversion pour *point d'argent de caché*.

(11) Le travail est un trésor en ce sens qu'il est la source de tous les biens et le remède à beaucoup de maux.

XIV. — LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir; il faut partir à point [1].
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage[2].
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi [3] ce but. — Sitôt! êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger;
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains [4] d'ellébore [5].—
Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint [6].
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint [7],
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes [8],
Et leur fait arpenter les landes [9].

---

(1) Il ne sert à rien de courir; l'important est de partir au moment convenable. Ce vers est devenu proverbe.

(2) *En sont un témoignage*, nous en offrent la preuve.

(3) *Sitôt que moi*, aussi vite que moi.

(4) *Grain*, très-petit poids dont se servaient autrefois les pharmaciens et les orfèvres.

(5) *Ellébore*, plante médicinale à laquelle les anciens attribuaient la propriété de guérir la folie.

(6) Quel fut l'enjeu de la gageure? quel serait le juge qui déciderait de la victoire? Cela importe peu, ce n'est pas l'affaire dont il s'agit.

(7) *Prêt d'être*, on dit aujourd'hui *prêt à être* et *près d'être*.

(8) *Aux Calendes*, sous-entendu *grecques*. « C'étaient les Romains, et non les Grecs, qui avaient des calendes dans leur calendrier; et cette expression *les calendes grecques*, empruntée au langage de l'érudition, est devenue populaire pour signifier un terme indéfini, un temps qui n'arrivera jamais. » (Walckenaer).

(9) *Landes*, terres stériles; ici, simplement les champs. — *Arpenter*, ici parcourir avec vitesse.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent [1], il laisse la tortue
Aller son train de sénateur [2].
Elle part, elle s'évertue [3];
Elle se hâte avec lenteur [4].
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire [5],
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière [6],
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains [7] : la tortue arriva la première.
« Eh bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison [8]?
De quoi vous sert [9] votre vitesse?

---

(1) *D'où vient le vent*, expression qui indique le désœuvrement. « Cette locution est prise de l'habitude du lièvre qui, par instinct. s'arrête souvent et se dresse pour écouter d'où vient le vent, c'est-à-dire d'où vient le bruit, afin de mettre en défaut ses ennemis. » (Aimé Martin).

(2) *Son train de sénateur;* les sénateurs, ordinairement vieux et graves, sont censés marcher plus lentement que les autres.

(3) *Elle s'évertue*, elle fait tous ses efforts. « La *vertu*, d'où vient le mot *s'évertuer*, est une suite d'efforts de l'âme pour éviter le mal et chercher le bien. » (J. Porchat).

(4) *Elle se hâte avec lenteur;* elle agit en même temps avec ardeur et prudence; Boileau a dit aussi : *Hâtez-vous lentement.* C'est du reste le mot de l'empereur Auguste : *Festina lentè.*

(5) *A peu de gloire*, estime que la gageure ne peut lui procurer beaucoup de gloire.

(6) *Au bout de la carrière*, au but marqué dans les conditions de la gageure.

(7) « Ce monosyllabe au troisième pied exprime à merveille l'inutilité des efforts que fait le lièvre. » (Chamfort).

(8) *Avais-je pas raison* ; on dirait mieux : *N'avais-je pas raison.*

(9) *De quoi vous sert*, on dit plus souvent : *à quoi vous sert.*

Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison[1]?

XV.— LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur[2],
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron [3],
Faisait aux animaux la guerre[4].
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés[5] :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant [6] plus de joie.

---

(1) *Une maison*, il s'agit ici de la lourde et massive carapace de la tortue.

La persévérance de la tortue lui fait atteindre son but, tandis que le trop de confiance que le lièvre a dans sa vitesse le perd. C'est là une vérité que l'expérience confirme tous les jours. Observons toutefois que la tortue devrait se contenter de vaincre, sans braver le vaincu.

(2) Tous les commentateurs sont d'accord pour admirer cette fable et la période poétique par laquelle elle débute.

(3) *L'Achéron*, fleuve des enfers, pris ici pour le séjour des morts. — *Enrichir l'Achéron*, faire descendre sur ses bords une multitude de morts.

(4) *Faisait aux animaux la guerre*, sévissait cruellement sur tous les animaux.

(5) *Tous étaient frappés*, tous étaient atteints du fléau.

(6) *Partant*, par conséquent, par cela même.

Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis [1],
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend [2] qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force [3] moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger [4].
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse. —
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,

---

(1) *Mes chers amis*, « Ce n'est plus le ton du monarque ; le lion est, comme ses sujets, frappé par le malheur. » (L'abbé Guillon). — « Avec quel art il commence la confession de ses crimes! Il appelle les animaux *ses chers amis*, non seulement parce que le malheur commun a rapproché tous les états, mais parce que cette humilité doit tourner à son avantage, en prévenant pour lui l'esprit de ses sujets. » (Ch Nodier).

(2) *L'histoire nous apprend*, l'histoire est la leçon des rois, le lion doit la connaître.

(3) *Force moutons*, beaucoup de moutons.

(4) « Il semblerait, par ce petit vers, que le lion voudrait escamoter son péché. » (Chamfort). Au reste toute sa confession est empreinte de la plus habile hypocrisie. « C'est un piége qu'il tend aux consciences pures, mais timides, et dans lequel l'âne tombera. » (Ch. Nodier).

Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire [1]. »
Ainsi dit le renard et flatteurs d'applaudir [2].
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances [3],
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins [4],
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour et dit : « J'ai souvenance [5]
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue [6];

---

(1) *Un chimérique empire*, s'arrogent des droits qui ne leur appartiennent pas.

(2) *Et flatteurs d'applaudir*. Cet infinitif donne beaucoup de concision à la phrase, et permet de passer rapidement sur un détail qui n'est qu'accessoire.

(3) *Des autres puissances*, des autres animaux redoutables.

(4) *Mâtins*, chiens de forte taille.

(5) *J'ai souvenance*, je me souviens assez vaguement. « Le pauvre baudet semble avoir honte d'être le seul innocent, et il cherche dans sa souvenance (vieux mot naïf) de quoi s'accuser. » (Chamfort).

(6) « On voit avec quel art le poéte a multiplié les circonstances atténuantes dans cette confession : c'était un *pré de moines*, gens riches et charitables; *il passait*, donc, point de préméditation; *la faim, l'occasion, l'herbe tendre*, comment résister à une tentation si forte? D'ailleurs *le diable* s'en est mêlé. La peccadille de l'âne, conservée par un vague souvenir, est encore amoindrie par la franchise de l'aveu. » (Géruzez). Si l'âne parlait devant un tribunal impartial, il est évident que toutes ces circonstances suffiraient pour atténuer ses torts; mais, il a beau dire, sa perte est résolue d'avance.

Je n'en avais nul droit[1] puisqu'il faut parler net. »
A ces mots, on cria haro[2] sur le baudet.
Un loup quelque peu clerc[3] prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer[4] ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux[5], d'où venait tout le mal.
Sa peccadille[6] fut jugée un cas pendable.[7]
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir[8].
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir[9].

XVI. — LE HÉRON

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou[10] :

(1) *Je n'en avais nul droit,* « conclusion d'une admirable sincérité. On aurait cru d'abord que l'âne voulait atténuer sa faute. Point du tout, il ne dissimule rien : *il n'avait pas le droit.* » (Chamfort).

(2) *Haro,* clameur qu'on poussait en Normandie pour requérir la force publique contre un malfaiteur.

(3) *Quelque peu clerc,* un peu savant ; la science fut longtemps le privilège du clergé.

(4) *Dévouer.* sacrifier.

(5) *Ce pelé, ce galeux;* autrefois les malheureux atteints de maladies de la peau étaient l'objet de mesures excessivement sévères, telles que la séquestration, le bannissement, etc.

(6) *Peccadille,* petit péché.

(7) *Cas pendable,* crime dont l'auteur mérite d'être pendu.

(8) On peut dire avec Chamfort que c'est ici « le plus beau des apologues de La Fontaine et de tous les apologues. »

(9) *Cour,* cour de justice. tribunal. — Il serait plus rationnel cependant de ne voir dans ce vers qu'une allusion aux jugements rendus par les *courtisans* dans les *cours* des princes. C'est assurément médire de la magistrature que d'affirmer que les puissants sont épargnés par les juges, tandis que les misérables sont condamnés sans pitié.

(10) Tout est image dans ces deux vers et nous montre pour ainsi dire le héron. C'est donc mal à propos que Voltaire a critiqué ces vers descriptifs, qui n'en sont pas moins restés admirés des connaisseurs.

Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours :
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eut fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eut un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime [1], et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint ; l'oiseau
S'approchant du bord [2], vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures [3].
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace [4].
« Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on? »
La tanche rebutée [5], il trouva du goujon [6].
« Du goujon ! c'est bien là le diner d'un héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise ! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.

---

(1) *Il vivait de régime*, d'une façon fort régulière, comme un malade à qui le médecin a prescrit un certain choix d'aliments et fixé les moments précis où il pourrait manger.

(2) « Ce ne sont plus les poissons qui s'approchent, c'est le héron. » (L'abbé Guillon).

(3) *Qui sortaient du fond de ces demeures*, « n'est point indifférent; cela commence à sentir la bourbe, » a dit un commentateur.

(4) *Horace*, célèbre poëte latin, dans la fable des *Deux Rats* dit que le rat de ville ne touche les mets que d'une dent dédaigneuse. — *Le bon Horace*, c'est-à-dire le fin, le spirituel Horace.

(5) Quand il eut refusé la tanche.

(6) *Goujon*, poisson fort petit, mais d'un goût assez délicat.

La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.
Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants ce sont les plus habiles ;
On hasarde[1] *de perdre en voulant trop gagner ;*
Gardez-vous de rien dédaigner.

XVII. — LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé [2]
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche [3].
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu [4].
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement ;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment.
Qu'elle fait aller la machine ;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire ;

---

(1) *On hasarde*, c'est-à-dire on court le risque.

(2) Vers qui fait image et qui fait pressentir les efforts des chevaux.

(3) *Coche*, sorte de chariot à quatre roues, couvert et non suspendu. dans lequel on voyageait autrefois.

« La phrase est disposée de manière que l'œil se porte d'abord sur la montagne et sur tous les accessoires qui la rendent si dure à monter, la raideur, le sable, le soleil à plomb ; on voit ensuite arriver les six forts chevaux, et au bout le coche qu'ils tirent, mais de manière que le coche paraît se traîner avec le vers. » (La Harpe).

(4) *Etait rendu*, n'en pouvait plus de fatigue.

Va, vient, fait l'empressée[1] : il semble que ce soit
Un sergent de bataille[2] allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens, et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin [3],
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin [4] ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire[5];
Il prenait bien son temps! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame [6] Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut [7].
« Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt.
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés [8].

---

(1) *Va, vient, fait l'empressée,* « Quel mouvement, quelle vérité dans tout ce tableau! Il serait difficile de rien trouver de plus parfait, même dans La Fontaine. » (Ch. Nodier).

(2) *Sergent de bataille*, officier superieur chargé de faire exécuter les ordres du général sur le champ de bataille.

(3) *En ce commun besoin*, dans ce moment où, tout le monde étant dans l'embarras, on aurait besoin du concours de tous.

(4) *Tout le soin,* tout le mal, toute la peine.

(5) *Bréviaire*, office que doivent réciter tous les jours ceux qui sont dans les ordres sacrés.

(6 *Dame*, titre honorifique, réservé autrefois aux femmes de qualité; il est ici fort plaisamment appliqué à la mouche.

(7) *Au haut,* au haut de la montée.

(8) C'est de cette fable qu'est venue la locution si fréquemment usitée : « *La Mouche du Coche.* »

XVIII. — LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet [1],
Prétendait arriver sans encombre [2] à la ville.
Légère et court [3] vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats [4].
Notre laitière ainsi troussée [5]
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée.
La chose allait à bien [6] par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus [7], de grosseur raisonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,

---

(1) *Coussinet*, diminutif de coussin, petit coussin.

(2) *Prétendait arriver sans encombre ;* « *Prétendait*, voilà un mot qui donne déjà quelques inquiétudes ; *sans encombre*, vieux mot campagnard, sans obstacle, sans accident fâcheux. » (L'abbé Guillon).

(3) *Court*, adjectif pris adverbialement. — *Court-vêtue*, vêtue d'habits courts et retroussée pour marcher plus vite.

(4) *Souliers plats*, souliers sans talons; les talons élevés gênent en effet la marche et exposent à des chutes. « Remarquez comme toutes les syllabes de cette période sont coulantes et rapides. » (La Harpe).

(5) *Ainsi troussée*, ainsi vêtue.

(6) *Allait à bien*, réussissait.

(7) *Quand je l'eus*, passé qui marque l'illusion de Perrette : elle se figure avoir déjà acheté le porc. Du reste, « le désordre de la phrase peint à merveille le trouble d'esprit que la joie cause à la laitière. » (Walckenaer).

Vu le prix dont il est [1], une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau? »
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée [2].
La dame [3] de ces biens, quittant d'un œil marri [4]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce [5] en fut fait;
On l'appela le *Pot au lait.*

XIX. — LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveilles [6] de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages [7],
Plus content qu'aucun des sept sages [8].
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or [9],
Chantait peu, dormait moins encor :

---

(1) *Vu le prix dont il est,* le prix que je l'ai revendu.

(2) Charmant tableau qui montre en quelque sorte les richesses de Perrette qui s'échappent en même temps que son lait qui s'écoule.

(3) *Dame,* titre honorifique réservé autrefois aux femmes nobles; ici, il est pris dans le sens de maîtresse, propriétaire de.

(4) *Marri,* vieux mot signifiant triste, affligé.

(5) *Farce,* conte plaisant et bouffon.

(6) *Merveilles,* s'écrirait aujourd'hui au singulier dans ce sens.

(7) *Passages,* roulades, ornements ajoutés volontairement à un trait de chant.

(8) *Sages,* nom donné à sept grecs célèbres qui vivaient au VIe siècle avant J.-C. C'étaient : *Thalès, Bias, Pittacus, Cléobule, Myson, Chilon et Solon.*

(9) *Cousu d'or,* excessivement riche. « Allusion à la manière des avares qui cousent leur argent dans leurs habits pour le mieux cacher et garder. » (Trévoux).

C'était un homme de finance [1].
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir
Comme le manger et le boire [2].
En son hôtel il fait venir
Le chanteur et lui dit : « Or çà [3], sire [4] Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre [5] : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée? —
Tantôt plus, tantôt moins [6] : le mal est que toujours,
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes [7],)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer [8] ; on nous ruine en fêtes :

(1) *Un homme de finance*, un financier, un homme opulent.

(2) Les infinitifs employés substantivement étaient autrefois assez nombreux; quelques-uns seulement nous sont restés.

(3) *Or ça*, locution interjective qui sert à encourager.

(4) *Sire*, titre honorifique que l'on donnait autrefois à tous les grands seigneurs et qu'on réserva ensuite aux souverains. C'est par ironie que le financier l'applique ici à son voisin.

(5) *Et je n'entasse guère un jour sur l'autre*, je ne m'amuse pas à additionner mes gains journaliers.

(6) *Tantôt plus, tantôt moins*, ces réponses évasives sont bien dans les habitudes du peuple.

(7) *Assez honnêtes*, assez raisonnables, satisfaisants.

(8) *Chômer*, fêter en cessant de travailler.

L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône [1]. »
Le financier riant de sa naïveté
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône [2].
Prenez ces cent écus [3], gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre [4]
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines [5].
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tous les jours il avait l'œil au guêt [6]; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent [7]. A la fin le pauvre homme

---

(1) *Prône*, instruction familière faite chaque dimanche à la messe paroissiale par le curé ou le vicaire; on y indique les offices et les fêtes de la semaine.

(2) C'est-à-dire, je veux vous rendre aujourd'hui aussi riche et aussi heureux qu'un roi.

(3) *L'Ecu* était autrefois une pièce de monnaie qui valait trois francs.

(4) *Il enserre*, il enferme soigneusement

(5) *Ce qui cause nos peines*, l'argent. « Tout à l'heure on riait du savetier, on le plaint maintenant; cette réflexion si rapide, *ce qui cause nos peines*, nous fait revenir sur nous-mêmes. » (La Harpe).

(6) « On croit voir le pauvre homme se détournant à chaque moment de son ouvrage et portant les yeux du côté où son argent est caché.» (J. Porchat).

(7) *Le chat prenait l'argent*, le malheureux savetier est devenu si méfiant qu'il a peur même des animaux.

S'en courut [1] chez celui qu'il ne réveillait plus [2].
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme [3],
Et reprenez vos cent écus. »

XX. — LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre [4] :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux [5],
Les dangers, les soins [6] du voyage,
Changent un peu votre courage [7].
Encor, si la saison s'avançait davantage [8] !
Attendez les zéphyrs [9] : qui vous presse? Un corbeau
Tout-à-l'heure annonçait malheur à quelque oiseau [10].

---

(1) *S'encourut* pour *courut*.
(2) *Qu'il ne réveillait plus* : « C'est dans un seul hémistiche toute la substance de ce petit apologue. » (La Harpe).
(3) *Mon somme*, mon sommeil.
(4) « Cette fable est au-dessus de tout éloge. Le ton du cœur y règne d'un bout à l'autre. » (Chamfort).
(5) *Les travaux*, les fatigues, les peines.
(6) *Les soins*, les ennuis, les inquiétudes.
(7) *Courage*, résolution, disposition d'esprit.
(8) Si la mauvaise saison était plus près de sa fin.
(9) *Zéphyrs*, vents doux et tièdes du sud-est; ici, *le printemps*.
(10) Le croassement du corbeau et de la corneille était regardé par les anciens comme un présage de malheur.

Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux[1] ? Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste[2] ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète[3]
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite[4] :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi[5]. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême[6]
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint[7] :
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un arbre seul s'offrit, tel encore que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage[8].

---

(1) *Que faucons, que réseaux.* — *Faucons,* oiseaux de proie d'une légèreté extraordinaire qu'on dressait autrefois à la chasse ; *réseaux,* filets à mailles serrées dont se servent les oiseleurs.

(2) Quelle touchante sollicitude ! et que ce langage est bien celui de la véritable amitié !

(3) *L'humeur inquiète,* le caractère remuant, ami du changement.

(4) Un voyage de trois jours suffira pour me satisfaire.

(5) *Aussi,* dans le sens de *non plus.*

(6) *Vous sera d'un plaisir extrême,* vous causera un extrême plaisir.

(7) *M'avint* pour *m'advint,* m'arriva.

(8) *En dépit du feuillage,* malgré le feuillage.

L'air devenu serein, il part tout morfondu[1],
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris; ce blé couvrait d'un lacs[2]
Les menteurs et traîtres appas[3].
Le lacs était usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin[4]
Fut qu'un certain vautour[5] à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait[6] le lier[7], quand des nues
Fond à son tour un aigle[8] aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup[9] que ses malheurs
Finiraient par cette aventure;
Mais un fripon d'enfant, (cet âge est sans pitié[10]),
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié,

(1) *Morfondu*, pénétré par le froid et l'humidité.
(2) *Lacs*, lacets pour attrapper les oiseaux.
(3) *Appas*, amorces; dans ce sens ce mot s'écrit aujourd'hui *appâts*.
(4) *Et le pis du destin*, et ce qu'il y eut de pire dans sa destinée.
(5) *Vautour*, oiseau de proie très-vorace qui se nourrit généralement de cadavres d'animaux.
(6) *S'en allait*, était sur le point de.
(7) *Lier*, l'enlever dans ses serres.
(8) *Aigle*, oiseau de proie très-grand et très-fort; on l'a surnommé *le roi des airs*.
(9) *Pour ce coup*, pour cette fois.
(10) La Fontaine n'aimait que médiocrement les enfants; d'un autre côté, il est malheureusement trop vrai que les enfants se plaisent à briser, à détruire.

La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal [1], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints [2]; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines [3].

---

(1) *Que bien, que mal*, tant bien que mal, avec beaucoup de peine.

(2) *Rejoints*, réunis.

(3) *Ils payèrent leurs peines*, il se dédommagèrent de leurs peines.

« Se lassera-t-on jamais de relire la fable des *Deux Pigeons!* ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être on donnerait la palme sur les autres, si parmi tant de chefs-d'œuvre on avait la conscience de juger ou la force de choisir. » (Chamfort).

FABLES DE FLORIAN (1)

XXI. — LE BOEUF, LE CHEVAL ET L'ANE

Un bœuf, un baudet, un cheval
Se disputaient la préséance [2].
Un baudet! direz-vous, tant d'orgueil lui sied mal.
A qui l'orgueil sied-il? et qui de nous ne pense
Valoir ceux que le rang, les talents, la naissance
Elèvent au-dessus de nous?
Le bœuf, d'un ton modeste et doux,
Alléguait ses nombreux services,
Sa force, sa docilité;
Le coursier, sa valeur, ses nobles exercices;
Et l'âne son utilité.
« Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres [3]:
En voici venir trois [4]; exposons-leur nos titres:
Si deux sont d'un avis, le procès est jugé. [5] »

---

(1) Jean Pierre Claris de Florian, le second des fabulistes français, né le 6 mars 1755, à Anduze, dans le Languedoc, au pied des Cévennes, mort à Sceaux le 13 septembre 1794.

(2) *Préséance,* droit de prendre place au-dessus d'un autre ou de le précéder.

(3) *Arbitres,* juges choisis pour terminer un différend.

(4) *En voici venir trois,* en voici trois qui viennent.

(5) Si deux sont du même avis, la question se trouvera résolue au profit de celui en faveur duquel ils se seront prononcés.

Les trois hommes venus [1], notre bœuf est chargé
D'être le rapporteur [2]; il explique l'affaire,
Et demande le jugement.
Un des juges choisis, maquignon [3] bas-normand,
Crie aussitôt : « La chose est claire,
Le cheval a gagné. — Non pas, mon cher confrère
Dit le second jugeur [4]; c'était un gros meunier;
L'âne doit marcher le premier :
Tout autre avis serait d'une injustice extrême.
— Oh! que nenni [5], dit le troisième,
Fermier de sa paroisse et riche laboureur;
Au bœuf appartient cet honneur.
— Quoi, reprend le coursier [6] écumant de colère,
Votre avis n'est dicté que par votre intérêt?
— Eh mais! dit le normand, par qui donc, s'il vous plaît
N'est-ce pas le code ordinaire [8]? »

XXII. — LA CARPE ET LES CARPILLONS

« Prenez garde, mes fils, côtoyez [9] moins le bord,
Suivez le fond de la rivière ;
Craignez la ligne meurtrière,

---

(1) *Les trois hommes venus*, latinisme pour *quand les trois hommes fure venus.*

(2) *Rapporteur*, celui qui est chargé d'exposer une affaire avec tous le détails qu'elle comporte.

(3) *Maquignon*, marchand de chevaux.

(4) *Jugeur* se dit d'un juge sans expérience et sans perspicacité. C'est u mot de raillerie et presque d'injure.

(5) *Nenni*, vieux mot négatif moins brutal que *non*.

(6) *Coursier*, le cheval.

(7) La réponse est bien d'un Normand, les Normands en effet passent pou aimer beaucoup l'argent.

(8) N'est-ce pas la loi générale, n'est-ce pas ainsi que cela se fait toujours?

(9) *Côtoyez moins le bord*, n'allez pas si près du bord.

Ou l'épervier [1] plus dangereux encore. »
C'est ainsi que parlait une carpe [2] de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs [3], descendaient des montagnes ;
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
« Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse [4] ?
Crains-tu pour nous les hameçons [5] !
Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel.
Les arbres sont cachés sous l'onde ;
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel [6].
— Ne croyez pas cela, répond la vieille mère,
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant [7] :
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.

---

(1) *Epervier*, sorte de filet dont le contour est garni de morceaux de plomb et qui en descendant rapidement au fond de l'eau, saisit et emprisonne le poisson qui se trouve à sa portée.

(2) *Carpe*, poisson d'eau douce assez commun en France ; — *Carpillons*, jeunes carpes.

(3) *Zéphyrs*, vents doux qui soufflent surtout au printemps.

(4) *Radoteuse*, qui tient sans cesse des discours dénués de sens.

(5) « Pour eux ils ne les craignent plus ; parce qu'ils croient le genre humain anéanti par ce prétendu déluge universel dont ils parlent un peu plus loin. Plus d'hommes, plus d'hameçons. » (J. Porchat.)

(6) Exagération peignant bien les illusions de ces jeunes présomptueux qui n'écoutent pas l'expérience de leur mère et se croient naïvement les maîtres du monde. » (Margerin et Michel).

(7) *Un instant*, c'est à dire un temps fort court.

— Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours [1].
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine [2] .»
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent ;
Bientôt ils furent pris,
Et frits.
Pourquoi quittaient-ils la rivière?
Pourquoi? Je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère ;
C'est qu'on veut sortir de sa sphère [3];
C'est que.... c'est que..... Je ne finirais pas [4].

XXIII.— L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE

Aidons-nous mutuellement [5],
La charge des malheurs en sera plus légère [6];

---

(1) *Mêmes discours,* « la jeunesse se plaint quelquefois que l'âge mûr et les vieillards lui répètent les mêmes leçons ; c'est que les jeunes gens répètent toujours les mêmes fautes. » (J. Porchat).

(2) *Notre nouveau domaine,* les endroits nouvellement envahis par les eaux.

(3) *Sortir de sa sphère,* sortir de sa condition, de son état ordinaire.

(4) *C'est que... c'est que...* Réticence qui laisse au lecteur le soin de supposer tout ce que l'auteur ne juge pas à propos d'indiquer lui-même. Ici la réticence marque le nombre des raisons qui poussent les enfants à quitter leurs parents et à ne point obéir à leurs conseils : C'est qu'on veut jouir de la liberté... C'est que l'on ne veut jamais agir qu'à sa guise... C'est qu'on se croit toujours plus sage que les autres, etc., etc.

(5) *Mutuellement,* les uns les autres.

(6) *La charge des malheurs,* le poids de l'adversité nous semblera plus facile à porter.

Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement [1].

Dans une ville de l'Asie,
Il existait deux malheureux,
L'un perclus [2], l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au Ciel de terminer leur vie [3];
Mais leurs vœux étaient superflus [4],
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique [5].
Couché sur un grabat [6], dans la place publique.
Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus [7].
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Etait sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle, à tâtons [8], au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux

---

(1) *Est un soulagement,* « Nous trouvons une grande douceur à soulager nos frères, et ce plaisir nous fait oublier nos peines. Il est impossible d'exprimer mieux les plus belles et les plus salutaires vérités. » (J. Porchat).

(2) *Perclus,* privé en tout ou en partie de l'usage des membres.

(3) *De terminer leur vie,* de metre fin à leur malheureuse existence.

(4) *Superflus,* inutiles.

(5) *Paralytique* : la paralysie est une maladie qui empèche de se mouvoir les individus qu'elle attaque.

(6) *Grabat,* mauvais lit.

(7) *Il en souffrait bien plus* : Ce vers est digne de La Fontaine. On console le malheureux en pleurant avec lui; la pitié est un baume pour la souffrance.

(8) *A tâtons,* sans y voir; *tâtonner,* chercher dans l'obscurité en tâtant.

Pour se plaindre les uns les autres [1].
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :
Unissons-les [2], mon frère, ils seront moins affreux.
— Hélas! dit le perclus, vous ignorez mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas.
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
— A quoi? répond l'aveugle; écoutez : A nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire :
J'ai des jambes, et vous des yeux.
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide :
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi [3],
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. [4] »

XXIV. — LA MÈRE, L'ENFANT ET LES SARIGUES

« Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien [5] sur ses genoux assis [6],

---

(1) Pensée aussi juste que belle. Virgile, célèbre poète latin, avait déjà dit : *C'est en connaissant la souffrance que j'ai appris à secourir les malheureux.*

(2) *Unissons-les*, unissons nos maux, c'est à dire unissons-nous l'un à l'autre dans notre malheur.

(3) C'est ainsi du reste qu'il doit en être toujours. Un ami sincère ne recherche pas s'il rend plus de services qu'il n'en reçoit, au contraire, il croit n'en jamais faire assez.

(4) Cet apologue, le plus remarquable peut-être que Florian ait composé, est d'un bout à l'autre rempli des plus nobles sentiments.

(5) *Péruvien*, du Pérou, contrée de l'Amérique méridionale.

(6) *Sur ses genoux assis*, inversion pour *assis sur ses genoux*.

Quel est cet animal qui, dans cette bruyère [1],
Se promène avec ses petits ?
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue [2] c'est la femelle :
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature [3] a voulu seconder sa tendresse [4],
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac
Où ses petits, quand un danger les presse [5],
Vont mettre à couvert [6] leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir. »
L'enfant frappe des mains ; la sarigue attentive
Se dresse, et, d'une voix plaintive,
Jette un cri ; les petits aussitôt d'accourir,
Et de s'élancer [7] vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis [8] ;

---

(1) *Bruyère*, petit arbuste qui croît dans les terres incultes, et, par extension, le terrain où il croît. Le pluriel est plus usité que le singulier.

(2) *Sarigue*, petit quadrupède d'Amérique qui présente à peu près la taille et la forme du renard. La femelle a sous le ventre une espèce de poche dans laquelle elle porte ses petits.

(3) *La nature* pour *l'auteur de la nature*.

(4) *Seconder sa tendresse*, lui venir en aide dans le désir qu'elle a de soigner et de protéger ses petits.

(5) *Les presse*, les menace.

(6) *A couvert*, à l'abri.

(7) *Les petits d'accourir et de s'élancer*, phrase elliptique pour *les petits accourent et s'élancent*, mais qui serait long et traînant.

(8) *Blottis*, cachés, expression qui fait image.

Ils disparaissent tous; la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse [1].
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
« Si jamais le sort [2] t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

XXV. — LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE

Messieurs les beaux-esprits [3], *dont la prose et les vers*
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend [4] *point, écoutez cette fable,*
Et tâchez de devenir clairs [5].
Un homme qui montrait la lanterne magique [6]
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours [7].
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique

---

(1) *Sa richesse*, c'est à dire ses enfants qui font sa richesse. « Ce tableau est charmant; rarement Florian a été aussi bien inspiré. Florian aimait tendrement sa mère, et on voit combien ce sentiment a répandu de naturel et de grâce sur cet apologue. » (Giruzez).

(2) *Le sort*, ce qui arrive, la succesion des événements; *contraire*, funeste à ton bonheur. Si tu éprouves des accidents, des revers, des chagrins, réfugie-toi auprès de ta mère, c'est la retraite la plus sûre.

(3) *Beaux esprits*, pluriel de *bel-esprit*, personne prétentieuse, homme ou femme.

(4) *Que l'on n'entend point*, qu'on ne comprend pas.

(5) *Clairs*, intelligibles.

(6) *Lanterne magique*, instrument d'optique à l'aide duquel on fait apparaître en grand, sur une surface extérieure, l'image des figures peintes en petit sur des morceaux de verre.

(7) *Grand concours*, grande foule.

Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux [1],
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne [2].
Un jour qu'au cabaret son maître était resté,
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville :
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file [3].
« Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis [4]. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur. »
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer [5] et l'on apporte
La lanterne magique ; on ferme les volets ;
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire [6]

---

(1) *Le saut périlleux*, saut qu'exécutent les danseurs de corde quand le corps fait un tour entier en l'air.

(2) *A la prussienne*, c'est à dire selon l'usage qu'avait introduit dans ses troupes le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand.

(3) *A la file*, l'un après l'autre.

(4) *Gratis*, pour rien, sans rien payer.

(5) *Va se placer*, va prendre place.

(6) *Morceau vraiment oratoire*, véritablement digne d'un grand orateur.

Fit bailler; mais on applaudit [1].
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne [2],
Et crie en le poussant : « Est-il rien de pareil ?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune ; et puis l'histoire [3]
D'Adam, d'Eve et des animaux....
Voyez, Messieurs, comme ils sont beaux !
Voyez la naissance du monde !
Voyez.... » Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Ecarquillaient [4] leurs yeux et ne pouvaient rien voir :
L'appartement, le mur, tout était noir.
« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien [5].
— Ni moi non plus, disait un chien.
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose [6];
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien. »

---

(1) *Fit bailler, mais on applaudit* ; n'est-ce pas ainsi que cela se fait partout ? Et ceux qui comprennent le moins ne sont-ils pas toujours ceux qui applaudissent le plus ?

(2) *On le gouverne*, on le manœuvre, on le dirige.

(3) *L'histoire*, c'est-à-dire une suite de tableaux qui vous raconteront l'histoire.

(4) *Ecarquillaient leurs yeux*, ouvraient de grands yeux. *Ecarquiller* ne s'emploie guère que dans le langage familier.

(5) A dire vrai, je ne vois aucune des merveilles qu'il nous annonce si pompeusement.

(6) « Trait de caractère et d'un comique excellent. Le propre des dindons est de ne jamais avouer qu'ils ne voient rien; c'est qu'à l'ignorance ils joignent la sottise. » (Géruzez).

Pendant tous ces discours, le Cicéron [1] moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne [2].

XXVI. — LA BREBIS ET LE CHIEN

La brebis et le chien, de tous les temps [3] amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
« Ah ! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe aux malheurs de notre destinée [4].
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups et souvent le trépas.
Moi, qui tous les ans les habille [5],
Qui leur donne du lait et qui fume [6] leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.

---

(1) *Cicéron*, grand orateur romain et le prince des orateurs latins; il vécut de l'an 107 à l'an 43, avant J. C.

(2) « Les premiers vers de cette fable font assez connaître quel a été le but du fabuliste. Dans les choses ordinaires de la vie, les personnes qui annoncent avec trop d'emphase ce qu'elles veulent faire, imitent souvent maître Jacqueau : elles oublient l'important. » (Ph. André).

(3) *De tous les temps*, toujours; on dit plutôt : *de tout temps*.

(4) *De notre destinée*, de notre sort, de notre condition.

(5) *Moi qui les habille*. On tond les moutons à chaque printemps; la laine qu'on leur enlève alors sert à faire les vêtements de l'homme.

(6) *Qui fume leurs champs*, qui leur donne le fumier avec lequel ils engraissent leurs champs. La brebis n'oublie aucun des services qu'elle rend à l'homme.

Leurs confrères les loups [1] dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains [2],
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste !
— Il est vrai, dit le chien ; mais, crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère [3] ?
Va, ma sœur, *il vaut encor mieux*
Souffrir le mal que de le faire [4]. »

XXVII. — L'ENFANT ET LE MIROIR

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image [5] ;
Et puis, par un travers [6] bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand [7],
Il veut outrager ce qu'il aime [8],
Lui fait une grimace, et le miroir la rend [9].

---

(1) *Leurs confrères les loups*, cette assimilation des loups aux hommes est fort énergique, mais il ne faut pas oublier que c'est une brebis qui parle.

(2) *Victimes de ces inhumains*, il est ici question des hommes et non des loups. Remarquons la construction elliptique de la phrase.

(3) *Les auteurs de notre misère*, ceux qui causent nos maux.

(4) « Ce court apologue est parfait : il développe dans un langage naturel et touchant une vérité qui console dans la souffrance et qui porte les âmes vers le bien. » (Géruzez).

(5) *Son image*, sa figure réfléchie dans le miroir.

(6) *Par un travers*, un mouvement contraire à la raison, un caprice.

(7) *Un être plus grand*, un homme fait.

(8) *Outrager ce qu'il aime*, offenser cette image qui lui plaît.

(9) *Et le miroir la rend*, c'est en effet pour reproduire à l'instant nos traits et nos gestes que le miroir a été inventé.

Alors son dépit est extrême :
Il lui montre un poing menaçant ;
Il se voit menacé de même.
Notre marmot [1] fâché s'en vient, en frémissant,
Battre [2] cette image insolente [3] ;
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente ;
Et furieux, au désespoir [4],
Le voilà, devant ce miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console [5], l'embrasse,
Tarit [6] ses pleurs, et doucement lui dit :
« N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit ?
— Oui. — Regarde à présent : tu souris, il sourit ;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus.
De la société tu vois ici l'emblême [7]
Le bien, le mal, nous sont rendus [8]. »

---

(1) *Marmot*, petit garçon.

(2) *S'en vient battre*, se met à battre.

(3) *Cette image insolente* ; insolente aux yeux de l'enfant auquel son dépit fait perdre la raison, car le miroir n'est pas insolent en réfléchissant simplement ce qui se passe.

(4) « Remarquez la gradation des sentiments par lesquels passe le cœur de l'enfant : *dépit, chagrin, colère, fureur, désespoir*. »(Marguerin et Michel).

(5) *Le console*, elle aurait pu le gronder d'abord.

(6) *Tarit*, essuie, sèche ses pleurs. — *Doucement*, avec douceur.

(7) « *Ici*, dans le miroir ; *l'emblême*, le signe, l'image qui représente une chose ; *de la société*, des hommes menant une vie commune et dans des relations journalières. — Le miroir qui réfléchit tous les gestes de l'enfant représente la société humaine où la douceur et la bienveillance nous font accueillir des autres avec douceur et bienveillance, mais où la colère et la vengeance provoquent la colère et la vengeance. » (Marguerin et Michel.)

(8) « Cela n'est pas toujours vrai. On reçoit quelquefois le mal pour le bien ; il faut s'y attendre et s'y résigner. » (Géruzez).

XXVIII. — LE GRILLON

Un pauvre petit grillon [1]
Caché dans l'herbe fleurie [2]
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé [3] brillait des plus vives couleurs :
L'azur [4], le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes.
Jeune, beau, petit-maître [5], il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
« Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame nature [6]
Pour lui fit tout, et pour moi rien [7].
Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas !
Autant vaudrait n'exister pas [8]. »
Comme il parlait [9], dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants.
Aussitôt les voilà courants [10]

---

(1) *Grillon*, petit insecte de la même famille que les sauterelles, habitant de petits trous qu'il se creuse sous l'herbe. — *Pauvre*, expression qui marque ici l'intérêt, la pitié, la sympathie.

(2) *L'herbe fleurie*, l'herbe émaillée de fleurs.

(3) *L'insecte ailé*, périphrase pour *le papillon*.

(4) *L'azur*, le bleu de ciel ; — *le pourpre*, le rouge foncé ; — *éclataient*, brillaient avec éclat.

(5) *Petit-maître*, personnage vaniteux et présomptueux qui cherche à briller par son langage, ses manières ou sa toilette.

(6) *Dame nature*, ici la puissance qui gouverne l'univers. Le mot *dame*, qui signifie *maîtresse*, est employé pour rappeler le pouvoir de la nature.

(7) Et pour moi ne fit rien.

(8) *N'exister pas* pour *ne pas exister*.

(9) *Comme il parlait*, c'est-à-dire *à l'instant même où il disait ces mots*.

(10) On écrirait aujourd'hui *courant*, le participe présent étant toujours invariable.

Après ce papillon dont ils ont tous envie :
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper ;
Il devient bientôt leur conquête [1].
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient, et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer [2] la pauvre bête.
« Oh, oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché [3]
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde [4] ! »
Pour vivre heureux, vivons caché [5].

XXIX. — LE CHATEAU DE CARTES

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants
Coulaient en paix leurs jours [6] dans le simple ermitage [7]
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons ;

---

(1) Ils ne tardent pas à s'en emparer.

(2) *Pour déchirer*, pour mettre en pièces le pauvre animal.

(3) *Je ne suis plus fâché*, je n'ai plus de regrets maintenant.

(4) Le grillon fait un retour fort sage sur lui-même ; mais à l'exclamation par laquelle il se félicite, on aurait voulu qu'il joignît un mot de pitié pour le pauvre papillon. » (J. Porchat).

(5) « Le conseil est bon, mais n'est pas grillon qui veut. Bien des hommes sont condamnés à se produire et à lutter ; ce ne sont pas les moindres. » (Géruzez).

(6) *Coulaient en paix leurs jours*, vivaient paisiblement.

(7) *Ermitage*, maisonnette isolée où se retiraient autrefois les ermites pour y vivre loin du monde. Se dit aussi d'une habitation éloignée des autres où une famille vit à l'écart.

Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver, devant leurs tisons [1],
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'ils [2] procurent toujours.
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse [3].
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux [4],
Lisait et méditait sans cesse ;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage [5], à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin [6] : le cadet, peu soigneux [7]
D'apprendre les hauts faits [8] des Romains [9] ou des Parthes [10],
Employait tout son art [11], toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile [12] château de cartes.

---

(1) *Devant leurs tisons*, au coin du feu.

(2) On parle ici de la vertu et de la sagesse. Au lieu du pronom *ils*, masculin, il aurait donc fallu le féminin *elles*; mais le vers eût compté une syllabe de trop. Tout s'arrangerait en remplaçant *ils procurent* par *elles donnent*.

(3) Tableau plein de grâce et qui est une excellente exposition.

(4) Naturellement grave et studieux.

(5) *Selon l'usage*, selon leur habitude.

(6) *Rollin*, savant professeur et auteur estimé d'une histoire ancienne, qui vivait à Paris au XVIIe siècle.

(7) *Peu soigneux*, peu désireux.

(8) *Les hauts faits*, les exploits, les belles actions.

(9) *Romains*, ancien peuple de l'Italie, et le plus puissant de l'antiquité.

(10) *Parthes*, ancien peuple de l'Asie que les Romains ne purent jamais soumettre.

(11) *Tout son art*, tout son savoir et toute son attention.

(12) *Fragile*, faible et si peu solide que le moindre mouvement peut le renverser.

Il n'en respirait pas d'attention, de peur [1].
Tout-à-coup voici le lecteur
Qui s'interrompt [2]. « Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi [3] certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire [4];
Ces deux noms sont-ils différents [5]? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir [6],
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage [7],
S'écrie : « Il est fini ! » Son frère murmurant
Se fâche [8], et d'un seul coup détruit son long ouvrage [9];
Et voilà le cadet pleurant.
« Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère;
Et vous êtes le conquérant [10]. »

---

(1) Tant il avait peur de voir s'écrouler son œuvre avant de l'avoir achevée.

(2) Qui interrompt sa lecture.

(3) *Daigne m'instruire pourquoi*, c'est-à-dire *daigne m'apprendre pourquoi*.

(4) *Le conquérant* est un guerrier qui, à la tête d'une puissante armée, s'empare de villes, de provinces, de pays qui ne lui appartiennent pas; cela ne va guère sans beaucoup de carnage et de ruines; le *fondateur d'empire*, au contraire, est celui qui se sert de sa puissance militaire pour former en société une nation ou un peuple.

(5) *Sont-ils différents*, ont-ils une signification différente ?

(6) *Transporté de plaisir*, ne se possédant plus de joie.

(7) Le second étage de son château, beaucoup plus difficile à placer que le premier, puisqu'il repose sur une base plus fragile.

(8) *Se fâche*, s'impatiente.

(9) *Son long ouvrage*, cet ouvrage qui lui avait coûté tant de peine.

(10) « On n'attendait pas cette violence d'un enfant né grave, studieux, lisant et méditant sans cesse. Le beau rôle est ici pour l'espiègle qui nargue l'étude; c'est un défaut dans cet apologue, d'ailleurs bien narré, mais qui, en fin de compte, aboutit à une simple définition. » (Géruzez.)

XXX. — LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER

Sur la corde tendue un jeune voltigeur [1]
Apprenait à danser ; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur [2].
Sur son étroit chemin [3] on le voit qui s'avance [4],
Le balancier [5] en main, l'air libre [6], le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit ;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence [7],
Et, semblable à certains oiseaux,
Qui rasent en volant la surface des eaux [8],
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie, et dans l'air le renvoie [9].
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse ?

---

(1) *Voltigeur*, nom donné à celui qui danse ou voltige sur la corde.

(2) Attiraient de nombreux curieux pour le regarder.

(3) *Sur son étroit chemin*, c'est la corde sur laquelle il danse.

(4) *On le voit qui s'avance*, on le voit s'avancer.

(5) *Balancier*, sorte de perche assez longue que les danseurs de corde tiennent dans les mains pour se maintenir en équilibre.

(6) *L'air libre*, c'est-à-dire paraissant marcher aussi aisément que sur la terre ferme.

(7) *En cadence*, c'est-à-dire en mesure avec les sons de la musique qui l'accompagne d'ordinaire.

(8) Qui volent à fleur d'eau.

(9) « Tableau charmant, plein de force et de vivacité, qui met en quelque sorte sous les yeux du lecteur tous les exercices du danseur de corde. » (Marguerin et Michel). C'est là ce qu'on appelle de l'*harmonie imitative*.

Si je dansais sans lui j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté. »
Aussitôt fait que dit [1]. Le balancier jeté [2],
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se casse le nez et tout le monde en rit [3],
Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit,
Que sans règle et sans frein, tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité [4],
Dans vos désirs fougueux [5] *vous causent quelque peine;*
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

XXXI. — LES SINGES ET LE LÉOPARD

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude [6].
Certaine guenon [7] moricaude [8]
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine [9]!

(1) *Aussitôt fait que dit*, c'est-à-dire, à peine a-t-il parlé qu'il jette son balancier.

(2) *Le balancier jeté*, c'est-à-dire quand il eut jeté le balancier.

(3) On rit, non pas à cause du mal qu'il s'était fait, mais parce qu'il s'était attiré ce mal par sa faute. — Remarquons en passant l'image si vraie de ce dernier vers.

(4) *La vertu, la raison, les lois, l'autorité*; sans elles en effet plus de frein pour les passions, plus de salut pour la société.

(5) *Fougueux*, c'est-à-dire violents et impétueux.

(6) *Main chaude*, espèce de jeu de mains dont la description exacte se trouve dans les vers suivants

(7) *Guenon*, femelle du singe.

(8) *Moricaude*, qui a la peau brune. Ce mot se dit familièrement et en raillerie de ceux qui ont le teint brûlé par le soleil.

(9) Remarquons tout à la fois la construction et la concision de cette phrase.

Il ne devinait point ; c'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris [1].
Attiré par le bruit du fond de sa tanière [2],
Un jeune léopard [3], prince assez débonnaire [4],
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne [5];
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer [6].
Jouons, je suis de la partie.
— Ah ! monseigneur [7], quelle bonté !
Quoi ! votre altesse [8] veut, quittant sa dignité [9],
Descendre jusqu'à nous ! — Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie [10],
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie. »

---

(1) Et chacun aussitôt de rire, de sauter, de gambader et de crier.

(2) *Tanière*, caverne servant de repaire aux bêtes sauvages.

(3) *Léopard*, quadrupède carnassier, à pelage tacheté, mais plus petit que le tigre.

(4) *Débonnaire*, doux, bon jusqu'à la faiblesse.

(5) *J'ai l'âme bonne*, je ne suis pas aussi méchant que vous pourriez le supposer.

(6) *A vos plaisirs m'associer*, prendre part à vos jeux.

(7) *Monseigneur*, titre d'honneur réservé aux princes, aux évêques, aux personnes d'une dignité éminente.

(8) *Altesse*, autre titre honorifique donné aux princes et aux princesses. — Les singes répondent au léopard avec la plus grande humilité ; ils le traitent de *monseigneur* et d'*altesse* ; ils lui parlent à la troisième personne et non à la seconde, pour mieux lui témoigner leur respect.

(9) *Sa dignité*, sa haute sphère, le rang élevé où elle est placée.

(10) *Philosophie* signifie ici cette fermeté d'âme qui rend l'homme maître de ses passions et l'élève au-dessus des préjugés.

Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale [1]
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main,
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale [2].
Le singe cette fois devina qui frappait ;
Mais il s'en alla sans le dire ;
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse [3] et s'échappe à la hâte,
En se disant entre leurs [4] dents :
« *Ne jouons point avec les grands,*
Le plus doux a toujours des griffes à la patte. »

XXXII. — L'ÉCUREUIL, LE CHIEN ET LE RENARD

Un gentil écureuil était le camarade,
Le tendre ami d'un beau danois [5].
Un jour qu'ils voyageaient comme Oreste et Pylade [6],
La nuit les surprit dans un bois.

(1) *Joviale*, gaie, joyeuse.
(2) Le plus souvent, c'est le lion que l'on présente comme le roi des forêts; mais, s'il n'y a point de lion dans le voisinage, c'est au tigre ou au léopard que ce titre revient.
(3) *S'excuse*, cherche un prétexte pour s'en aller.
(4) La grammaire voudrait *ses*, puisqu'on parle de *chacun* des singes.
(5) *Danois*, chien de forte taille à poil ras, originaire du Danemark.
(6) *Oreste et Pylade*, princes grecs fort renommés par leur amitié ; le premier était fils d'Agamemnon, roi d'Argos, et le second, de Strophius, roi de Phocide.

En ce lieu point d'auberge [1]; ils eurent de la peine
A trouver où se bien coucher.
Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne,
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher [2].
Vers minuit, c'est l'heure des crimes,
Longtemps après que nos amis
En se disant bonsoir, se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes [3],
Arrive au pied de l'arbre ; et, levant le museau [4],
Voit l'écureil sur un rameau [5].
Il le mange des yeux [6], humecte de sa langue
Ses lèvres, qui de sang brûlent de s'abreuver [7].
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver ;
Il faut donc, par une harangue [8],
L'engager à descendre, et voici son discours :
« Ami, pardonnez [9], je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours ;
Mais le pieux transport [10] dont mon âme est remplie
Ne peut se contenir : je suis votre cousin
Germain ;

---

(1) *En ce lieu point d'auberge*, tour elliptique vif et gracieux.

(2) *Se nicher*, s'abriter.

(3) *Affamé de victimes*, en quête de proies à immoler.

(4) *Museau*, partie de la tête de certains animaux, qui comprend la gueule et le nez.

(5) *Rameau*, petite branche d'arbre.

(6) *Il le mange des yeux*, il le regarde avidement ; belle expression que complète l'image qui suit.

(7) Il passe et repasse la langue sur ses lèvres, qui désirent ardemment se repaître du pauvre écureuil.

(8) *Harangue*, discours d'apparât et par conséquent préparé à l'avance.

(9) *Pardonnez*, formule de civilité.

(10) *Le pieux transport*, le vif sentiment.

Votre mère était sœur de feu [1] mon digne père.
Cet honnête homme, hélas ! à son heure dernière [2],
M'a tant [3] recommandé de chercher son neveu,
Pour lui donner moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien ! Venez donc, mon cher frère,
Venez, par un embrassement,
Combler le doux plaisir que mon âme ressent.
Si je pouvais monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh! j'y serais déjà, soyez en bien certain. »
Les écureuils ne sont pas bêtes [4],
Et le mien était fort malin [5].
Il reconnaît le patelin [6],
Et répond d'un ton doux : « Je meurs d'impatience
De vous embrasser, mon cousin ;
Je descends : mais, pour mieux lier la connaissance [7],
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance [8];
Il dort dans ce trou là : frappez un peu; je pense
Que vous serez charmé de le connaître aussi. »
Aussitôt maître renard [9] frappe,
Croyant en manger deux : mais le fidèle chien

---

(1) *Feu*, défunt, mort depuis peu.

(2) *A son heure dernière*, au moment de mourir.

(3) *M'a tant recommandé* pour *m'a bien recommandé*.

(4) *Ne sont pas bêtes*, ne manquent ni d'esprit, ni de perspicacité.

(5) *Malin*, rusé, astucieux.

(6) *Patelin*, personnage hypocrite, souple et insinuant, qui cherche à tromper par des manières doucereuses.

(7) *Lier la connaissance*, on dirait mieux *lier connaissance*.

(8) *De nourrir mon enfance*, qui m'a élevé et nourri pendant mon enfance.

(9) *Maître renard*, expression badine qui rappelle le caractère fourbe et perfide du renard.

S'élance de l'arbre, le happe [1],
Et vous [2] l'étrangle bel et bien [3].
Ceci prouve deux points [4] : d'abord, qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur ;
Puis, qu'avec de l'esprit, il est souvent facile
Au piége qu'il nous tend de surprendre un trompeur [5].

XXXIII. — LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX

Une jeune guenon [6] cueillit
Une noix dans sa coque verte [7].
Elle y porte la dent [8], fait la grimace [9].... Ah! certe,
Dit-elle, ma mère mentit [10]
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse ! Au diable soit le fruit [11] ! »
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,

---

(1) *Le happe*, le saisit à l'improviste avec la gueule.

(2) *Vous* n'est pas nécessaire au sens, mais il donne à la phrase quelque chose de familier.

(3) *Bel et bien*, pour tout de bon, positivement.

(4) *Deux points*, deux choses, deux vérités.

(5) *Surprendre un trompeur*, le faire tomber dans ses propres piéges.

(6) *Jeune guenon*, jeune femelle de singe.

(7) *Sa coque verte*, enveloppe de la noix ordinairement appelée le *brou*.

(8) *Elle y porte la dent*, elle y mord aussitôt.

(9) *Fait la grimace*, la coque de la noix est fort amère en effet.

(10) *Ma mère mentit* et plus loin *ces vieilles personnes qui trompent la jeunesse* sont des expressions qui ne se rencontrent que dans la bouche des personnes mal élevées ; elles manquent formellement au respect qu'on doit à ses parents et aux vieillards.

(11) *Au diable soit le fruit*, qu'au loin s'en aille cette maudite noix.

Vite entre deux cailloux la casse ;
L'épluche, la mange et lui[1] dit :
« Votre mère eut raison, ma mie[2],
Les noix ont fort bon goût[3]; mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir. »

XXXIV. — LE LAPIN ET LA SARCELLE

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle[4],
Vivaient heureux et contents.
Le terrier[5] du lapin était sur la lisière[6]
D'un parc[7] bordé d'une rivière.
Soir et matin, nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles

(1) *Et lui dit*, et dit à la guenon. D'après la construction de la phrase cependant, *lui* semblerait se rapporter à la noix.

(2) *Ma mie*, abréviation de *amie*, c'est-à-dire *ma chère, mon amie*.

(3) « Au lieu de l'affirmer, il aurait mieux fait de le prouver à la guenon, en lui faisant goûter la noix et en la partageant avec elle ; mais il reste fidèle à son caractère de singe, essentiellement malin. D'ailleurs on n'est pas fâché de voir punie cette jeune personne irrévérencieuse, étourdie et colère. » (J. Porchat).

(4) *Sarcelle*, oiseau qui vit sur les eaux; il est assez semblable au canard, mais beaucoup plus petit.

(5) *Terrier*, trou que le lapin fait dans la *terre*, po r y établir sa demeure.

(6) *Lisière*, se di: du bord d'un bois, d'une forêt.

(7) *Parc*, propriété entourée d'une clôture et qu'on peuple généralement de gibier, pour se livrer au plaisir de la chasse.

Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours [1].
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance :
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait ;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait ;
Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin [2], lorsqu'un jour, jour affreux !
Le lapin, pour dîner [3] venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle ;
Personne ne répond à ses cris douloureux [4].
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie [5],
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par dessus les flots [6],
Et voudrait [7] s'y plonger pour trouver son amie.
« Hélas ! s'écriait-il, m'entends-tu ? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie,
Ne prolonge pas mon effroi ;
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie [8] :
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi [9]. »

---

(1) Pour de véritables amis, il n'est point de plus doux plaisir que de se répéter qu'ils s'aiment et qu'ils s'aimeront toujours.

(2) *Tel était leur destin*, c'est ainsi que s'écoulait leur vie.

(3) On pourrait s'étonner que le lapin vienne dîner chez la sarcelle ces deux sortes d'animaux ne se nourrissant pas des mêmes aliments ; l'auteur a tout simplement voulu dire ici que le lapin venait brouter l'herbe auprès de son amie, sur le bord de l'eau.

(4) *Ses cris douloureux*, ses cris de douleur et de désespoir.

(5) Inversion pour *l'âme toute saisie de frayeur*.

(6) *S'incline*, se penche, avance la tête au-dessus de l'eau.

(7) *Il voudrait*, l'amitié le pousse, mais l'instinct de la conservation le retient.

(8) *C'en est fait de ma vie*, je vais mourir si je tarde à te retrouver.

(9) J'aime mieux mourir que de craindre ainsi pour ton sort. – On a reproché à Florian le style trop pompeux qu'il met dans la bouche d'un pauvre animal comme le lapin. C'est en effet un petit défaut que La Fontaine aurait évité.

Disant ces mots, il court, il pleure,
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là notre désolé lapin [1]
Se trouve au milieu d'un parterre [2],
Et voit une grande volière [3]
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin [4].
L'amitié donne du courage [5].
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage [6],
Regarde, et reconnaît.... ô tendresse ! ô bonheur !
La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie ;
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur [7],
De ses quatre pieds [8] il s'emploie
A creuser un secret chemin [9]
Pour joindre son amie [10], et, par ce souterrain,
Le lapin tout-à-coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre [11].

---

(1) *Notre désolé lapin* ; en prose on dirait *notre lapin désolé*.

(2) *Parterre*, portion d'un jardin spécialement réservée à la culture des fleurs.

(3) *Volière*, immense cage dans laquelle on nourrit de nombreux oiseaux.

(4) *Bassin* plein d'eau placé dans la volière pour l'usage des oiseaux qu'elle renferme.

(5) L'amitié stimule le courage et fait naître le dévouement.

(6) *Grillage*, treillis en fil de fer qui limite la cage de tous les côtés.

(7) Le lapin n'a point le temps d'adresser à son amie des consolations inopportunes ; il faut d'abord la sauver.

(8) Tout le monde sait que c'est avec ses pieds, surtout avec ceux de devant, que le lapin creuse la terre.

(9) *Un secret chemin*, un passage qui put échapper à tous les regards.

(10) *Pour joindre son amie*, pour arriver jusqu'à la sarcelle.

(11) L'histoire nous rapporte en effet, que certaines villes ont été prises en pratiquant un passage souterrain jusque dans l'intérieur de la place assiégée. — *Mineur*, ouvrier dont l'emploi est de creuser ces galeries sous terre.

Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier [1], la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour [2], il est prêt à [3] mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux ! Que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir [4] !
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;
Ils n'étaient pas au bout [5]. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin [6] :
« Mes fusils, mes furets [7] ! » criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles [8].
Fouillant les terriers, les broussailles:
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas ;
Les rivages du Styx [9] sont bordés de leurs mânes [10] ;

---

(1) *Dans son obscur sentier*, dans le souterrain qu'il a creusé.

(2) *La rendant au jour*, la faisant bientôt ressortir de l'autre côté.

(3) Il faudrait *il est près de*; en effet, *prêt à* signifie *disposé à* et *près de* signifie *sur le point de.*

(4) Il n'est pas toujours facile en effet de décrire ce que l'on ressent. Il y a des sentiments si vifs, que l'expression est impuissante à les rendre.

(5) *Ils n'étaient pas au bout*; leurs tourments et leurs dangers n'étaient pas finis.

(6) *Jusqu'au dernier lapin*, tous les lapins, sans en excepter un seul.

(7) *Furet*, petit quadrupède dont on se sert pour chasser les lapins et les faire sortir de leur terrier.

(8) *Les jeunes tailles*, bois qui commence à repousser après avoir été coupé.

(9) *Styx*, nom d'un fleuve des enfers sur les bords duquel descendaient les ombres des morts.

(10) *Mânes*, âmes des morts, chez les anciens. — Par assimilation le poëte donne ici une âme aux animaux.

Dans le funeste jour de Cannes[1];
On mit moins de Romains à bas[2].
La nuit vient; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps notre lapin,
Tapi[4] sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait en tremblant la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord
Pour ne pas mourir[5] devant elle.
« Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah! si tu pouvais passer l'eau!
Pourquoi pas? Attends-moi.... » La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards[6]; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec[7], en forme un batelet[8] capable
De supporter un lourd fardeau;
Puis elle attache à ce vaisseau

---

(1) Bataille fameuse où triompha Annibal, célèbre général carthaginois, 216 ans avant J.-C. Cinquante mille Romains environ y périrent.

(2) *On mit à bas*, on tua moins de Romains, on fit un moindre carnage.

(3) Et tout cela pour une sarcelle perdue! Florian veut nous montrer par là que la plupart des guerres sont entreprises pour des motifs futiles, et que ce sont toujours les innocents qui paient pour les coupables.

(4) *Tapi*, c'est-à-dire *caché, blotti*.

(5) *Pour ne pas mourir;* grammaticalement, ces mots se rapporteraient à la sarcelle; mais le sens et la fin du vers empêchent ici toute confusion à cet égard.

(6) En traînant un vieux nid abandonné par des canards.

(7) Les arrange avec ses pieds et son bec.

(8) *Batelet*, petit bateau.

Un brin de jonc qui servira de câble [1].
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau [2], le lapin entre tout doucement [3]
Dans le léger esquif [4], s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant [5],
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef [6] à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir!
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie
Qu'ils se la devaient tous les deux [7].

XXXV. — LE CHIEN COUPABLE

« Mon frère, sais-tu la nouvelle ?
Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflar vient, dit-on, de manger [8]

(1) *Câble*, grosse corde dont se servent les marins.

(2) Lorsque cela fut fait, et que le bâtiment eut été mis à l'eau. — *Bâtiment*, navire.

(3) Un mouvement trop brusque eut en effet suffi pour le faire chavirer.

(4) *Esquif*, mot poétique servant à désigner un canot, une petite barque.

(5) Que de grâce et que de naturel dans ce tableau !

(6) *Nef*, vieux mot par lequel on désigne en poésie un navire, un bateau.

(7) Cette fable passe à bon droit pour le chef-d'œuvre de Florian. La moral que nous devons en tirer, c'est que la véritable amitié est ingénieuse et courageuse pour rendre service, et que c'est un grand bonheur que de posséder un ami sincère et dévoué.

(8) *Manger*, mis ici pour tuer. Il n'est pas admissible en effet qu'un chien de berger puisse dévorer ainsi un agneau et sa mère.

Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère;
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Serait-il vrai? — Très-vrai, mon frère,
— A qui donc se fier [1]? grands dieux! »
C'ést ainsi que parlaient deux moutons dans la plaine;
Et la nouvelle était certaine.
Mouflar, sur le fait même pris [2],
N'attendait plus que le supplice;
Et le fermier voulait qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays [3].
La procédure [4] en un jour est finie.
Mille témoins pour un [5] déposent l'attentat [6]:
Récolés, confrontés [7], aucun d'eux ne varie [8];
Mouflar est convaincu du triple assassinat:
Mouflar recevra donc deux balles dans la tête
Sur le lieu même du délit [9].
A son supplice qui s'apprête
Toute la ferme se rendit.

---

(1) Sur qui pourrons-nous donc compter désormais?

(2) *Sur le fait même pris*, pris en flagrant délit.

(3) Les exécutions de la justice n'ont pas seulement pour but de punir les coupables, elles doivent surtout être une leçon pour les assistants. C'est sur cette raison que se basent aujourd'hui tous les partisans du maintien de la peine de mort.

(4) *Procédure*, l'instruction du procès et le prononcé du jugement.

(5) *Mille témoins pour un*, expression exagérée signifiant non seulement un témoin, mais un très-grand nombre.

(6) *Déposent l'attentat*, expression incorrecte pour *affirment*, *attestent* l'attentat. On ne dit pas en effet *déposer un fait*, mais bien *déposer d'un fait*.

(7) *Récolés*, comparés dans leurs témoignages; *confrontés*, placés en présence les uns des autres devant le juge.

(8) *Aucun d'eux ne varie*, tous sont d'accord dans leurs déclarations.

(9) *Sur le lieu du délit*, à l'endroit même où le crime a été commis.

Les agneaux de Mouflar demandèrent la grâce [1];
Elle fut refusée. On leur fit prendre place [2] :
Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse [3],
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendait dans un profond silence.
Mouflar paraît bientôt, conduit par deux pasteurs :
Il arrive ; et, levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance [4] :
« O vous qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir !
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière [5],
Un faux pas [6] m'en a fait sortir ;
Apprenez mes forfaits [7]. Au lever de l'aurore [8],
Seul auprès du grand bois, je gardais le troupeau ;
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.

---

(1) Inversion pour *les agneaux demandèrent la grâce de Mouflar.*

(2) Allusion aux exécutions militaires où toute la garnison assiste au supplice du condamné.

(3) *Humiliés,* car c'est un de leurs semblables qui a commis le crime; *mornes,* remplis de tristesse; *l'oreille basse,* baissant la tête en signe de honte et de confusion.

(4) *L'assistance,* ceux qui sont présents à l'exécution.

(5) Pendant quinze ans j'ai pratiqué la vertu.

(6) *Un faux pas,* une faute passagère, un oubli d'un moment.

(7) *Forfaits,* crimes « Tout ce discours est fort touchant; mais on trouvera que le ton en est bien solennel, et que le pauvre Mouflar parle comme un grand orateur. » (J. Porchat).

(8) *Au lever de l'aurore,* au point du jour.

Je cours. j'atteins le loup, qui, laissant son festin [1],
Vient m'attaquer : je le terrasse [2],
Et je l'étrangle sur la place.
C'était bien jusque-là ; mais, pressé par la faim ;
De l'agneau dévoré je regarde le reste,
J'hésite, je balance.... [3] A la fin cependant,
J'y porte une coupable dent :
Voilà de mes malheurs l'origine funeste [4].
La brebis vient dans cet instant,
Elle jette des cris de mère.... [5]
La tête m'a tourné [6], j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils ;
Et, pour la forcer à se taire [7],
Je l'égorge dans ma colère [8].
Le berger accourait armé de son bâton.
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui ; mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice [9];

---

(1) *Son festin,* sa proie qu'il commençait à dévorer.
(2) *Je le terrasse,* je le jette de force par terre.
(3) *Je balance,* je reste en suspens entre le devoir et la faute.
(4) Telle fut la cause de tous mes malheurs.
(5) *Des cris de mère,* des cris comme en jetterait toute mère en pareille circonstance.
(6) *La tête m'a tourné;* j'ai perdu la raison, je ne savais plus ce que je faisais.
(7) C'est ainsi qu'un crime toujours attire un autre crime.
(8) *Dans ma colère,* emporté que j'étais par la colère
(9) *La plus légère injustice,* la moindre faute.

Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord ;
Et que, dans le chemin du vice [1],
On est au fond du précipice,
Dès qu'on met un pied sur le bord. »

---

(1) *Le chemin du vice* et plus haut *la carrière de la vertu.* « Ces expressions n'ont pas besoin d'être expliquées; l'esprit se prête à ces images sensibles : on croit voir les hommes cheminant ici-bas du berc au à la tombe, les uns en suivant le droit sentier de la vertu, les autres en s'égarant dans les voies tortueuses du vice qui mènent aux abîmes. » (J. Porchat).

FABLES DE FÉNELON [1]

XXXVI. — L'OURSE ET LE PETIT OURS

Une ourse avait un petit ours qui venait de naître. Il était horriblement laid. On ne reconnaissait en lui aucune figure [2] d'animal : c'était une masse informe et hideuse [3]. L'ourse, toute honteuse d'avoir un tel fils, va trouver sa voisine la corneille [4], qui faisait grand bruit par son caquet [5] sous un arbre. « Que ferai-je, lui dit-elle, ma bonne commère, de ce petit monstre [6]? J'ai envie de l'étrangler. — Gardez-vous en bien, dit la causeuse [7] : j'ai vu d'autres ourses dans le même embarras que vous. Allez : lêchez doucement votre fils ; il sera bientôt joli, mignon et propre à vous faire honneur. [8] » La mère crut facilement ce qu'on lui

---

(1) François de Salignac de la Mothe-Fénelon, surnommé le *Cygne de Cambrai*, vertueux et éloquent archevêque, précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils du roi Louis XIV, né au château de Fénelon en Quercy (Périgord), le 6 août 1651, mort à Cambrai, le 7 janvier 1715.

(2) *Figure* a ici le sens de *forme*.

(3) *Informe et hideuse*, disgracieuse et horrible à voir.

(4) *Corneille*, oiseau de l'espèce et de la couleur du corbeau, mais de moindre grosseur.

(5) *Caquet*, babil étourdissant et insupportable.

(6) *Monstre*, tout être dont la conformation est contre nature.

(7) *La causeuse*, la corneille passe pour être un oiseau excessivement bavard.

(8) Une mère toujours s'honore d'avoir un fils qui lui ressemble.

disait en faveur de son fils ; elle eut la patience de le lécher longtemps. Enfin il commença à devenir moins difforme, et elle alla remercier la corneille en ces termes : « Si vous n'eussiez modéré [1] mon impatience, j'aurais cruellement déchiré [2] mon fils, qui fait maintenant tout le plaisir de ma vie. »

Oh ! que l'impatience empêche de biens et cause de maux !

XXXVII. — L'ABEILLE ET LA MOUCHE

Un jour, une abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche [3]. « Que viens-tu faire ici ? lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air ? — Tu as raison, reprit froidement la mouche : on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse [4] que la vôtre. — Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des lois et une république bien policée [5] ; nous ne broutons [6] que des fleurs odoriférantes ; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar [7]. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche

(1) *Modéré*, c'est-à-dire diminué, ramené à la juste mesure.

(2) *Déchiré*, mis en pièces.

(3) *Ruche*, habitation en forme de panier renversé qu'on prépare pour les abeilles, dans les jardins ou dans les prairies. C'est là qu'elles construisent leurs rayons et qu'elles déposent leur miel. — L'adjectif possessif *sa* serait amphibologique ici, si l'on ne savait pas que c'est l'abeille et non la mouche qui vit dans une ruche.

(4) *Nation fougueuse*, gens violents et impétueux, sujets à se mettre en colère.

(5) *Policée*, dont les mœurs ont été adoucies par de sages lois.

(6) *Nous ne broutons*, nous ne nous nourrissons.

(7) *Nectar*, nom donné par les anciens à la boisson dont les dieux faisaient usage dans le ciel; leur nourriture était l'*ambroisie*, qui, selon la fable, était neuf fois plus douce que le miel et rendait immortels ceux qui en goûtaient.

importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur des ordures. — Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche; la pauvreté n'est pas un vice [1], mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer [2]. Vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort [3], et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. »

Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes avec plus de modération.

XXXVIII. — LES DEUX RENARDS

Deux renards entrèrent la nuit par surprise [4] dans un poulailler; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets; après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent [5], voulait tout dévorer; l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder des provisions pour l'avenir. Le vieux disait : « Mon enfant, l'expérience [6] m'a rendu sage; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous

(1) Cette phrase est passée en proverbe.

(2) *Amer*, plein d'aigreur et de méchanceté.

(3) On a cru longtemps que l'abeille mourait après avoir piqué son ennemi.

(4) *Par surprise*, à l'improviste.

(5) *Jeune et ardent* et plus loin *vieux et avare*; remarquons l'heureux assemblage de ces adjectifs; la jeunesse, qui ne connaît pas le prix des richesses, les prodigue follement; la vieillesse qui sait au contraire ce qu'il en coûte pour devenir riche, s'attache aux biens qu'elle possède et n'en use qu'avec une excessive parcimonie.

(6) *L'expérience*, connaissance acquise par une longue pratique jointe à une observation minutieuse.

avons fait fortune ; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. » Le jeune répondait : « Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours ; car pour ce qui est de revenir ici, chansons [1] ! il n'y fera pas bon demain ; le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait. » Après cette conversation, chacun prend son parti [2]. Le jeune mange tant qu'il se crève [3], et peut à peine aller mourir dans son terrier [4]. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits [5] et de vivre d'économie [6], veut le lendemain retourner à sa proie, et est assommé par le maître.

Ainsi chaque âge a ses défauts : les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs ; les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

XXXIX. — LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc [7] ; les chiens dormaient, et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de

---

(1) *Pour ce qui est de revenir ici, chansons !* quant à revenir ici, inutile d'en parler, il n'y faut pas penser.

(2) *Parti*, ici détermination.

(3) *Se crève* ; le verbe *crever* signifie tantôt *se rompre avec effort* et tantôt *périr*. Ici ce mot a, pour ainsi dire, les deux sens. Le renard mange tant que sa peau se rompt, et que la mort s'en suit.

(4) *Terrier*, trou, cavité dans la terre où le renard établit sa demeure.

(5) *Modérer ses appétits*, mettre un frein à ses désirs.

(6) *Vivre d'économie*, ménager ses ressources, en user avec modération.

(7) *Parc*, signifie ici une enceinte mobile, formée de claies en bois, dans laquelle on enferme un troupeau de moutons pour paître et passer la nuit.

l'enceinte, reconnaître l'état [1] du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui : « Que venez-vous chercher ici ? dit-il au glouton [2] ? — L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs [3], pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif [4] dans un clair ruisseau [5] : j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage ? J'aime la philosophie [6] qui enseigne à se contenter de peu. — Est-il donc vrai, répartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit. Si cela est vivons comme des frères et paissons ensemble. » Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre [7] philosophe le mit en pièces et l'avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent [8] d'être vertueux. Jugez-en par leurs actions et non par leurs discours.

---

(1) *Reconnaître l'état*, observer, passer un examen détaillé pour dresser ses embûches en conséquence.

(2) *Glouton*, animal avide et vorace.

(3) *Emaillée de fleurs*, agréablement couverte de fleurs de diverses couleurs.

(4) *Eteindre sa soif*, c'est-à-dire apaiser, étancher sa soif. La soif en effet semble brûler le gosier.

(5) *Un clair ruisseau*, un cours d'eau limpide.

(6) *Philosophie*, science qui apprend la sagesse en moralisant le cœur et en éclairant l'esprit.

(7) *Le sobre philosophe*, expression employée ici ironiquement et qui, de cette façon, signifie précisément le contraire de ce qu'elle indique.

(8) *Qui se vantent d'être vertueux*, qui font étalage de qualités qu'ils ne possèdent pas.

XL. — LE DRAGON ET LES RENARDS

Un dragon [1] gardait un trésor dans une profonde caverne ; il veillait jour et nuit pour le conserver. Deux renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent [2] auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidents [3]. Les gens les plus complaisants et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitaient de grand personnage, admiraient toutes ses fantaisies, étaient toujours de son avis, et se moquaient entre eux de leur dupe [4]. Enfin il s'endormit un jour au milieu d'eux ; ils l'étranglèrent et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entre eux : c'était une affaire bien difficile, car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser [5] : « A quoi, disait-il, nous servira tout cet argent ? Un peu de chasse nous vaudrait mieux [6] ; on ne mange point de métal, les pistoles [7] sont de mauvaise digestion [8]. » L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions [9], et assura qu'il voulait vivre en philosophe [10], comme

---

(1) *Dragon*, monstre fabuleux créé par l'imagination des anciens, et que l'on représentait avec les griffes du lion, les ailes de l'aigle et la queue du serpent.

(2) *S'insinuèrent*, s'introduisirent adroitement.

(3) *Confidents*, amis à qui on livre ses plus secrètes pensées.

(4) *Dupe*, personne qui a été trompée ou que l'on peut tromper aisément.

(5) *Moraliser*, faire des réflexions morales.

(6) *Nous vaudrait mieux*, nous serait plus avantageux.

(7) *Pistole*, monnaie d'or étrangère; en France on appelle *pistole* une somme de dix francs.

(8) *Sont de mauvaise digestion*, sont des aliments dont ne veut pas l'estomac.

(9) *Touché de ces réflexions*, convaincu.

(10) *Vivre en philosophe*, vivre sagement et en n'accordant aux biens de ce monde qu'une importance tout-à-fait secondaire.

Bias [1], portant tout son bien sur lui. Chacun fit semblant de quitter le trésor, mais ils se dressèrent des embûches et s'entre-déchirèrent [2]. L'un d'eux, en mourant, dit à l'autre qui était aussi blessé que lui : « Que voulais-tu faire de cet argent? — La même chose que tu voulais en faire, » répondit l'autre. Un homme passant apprit leur aventure [3] et les trouva bien fous. « Vous ne l'ètes pas moins que nous, lui dit l'un des renards. Vous ne sauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins, notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnaie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens pour chercher les biens imaginaires [4]. »

XLI. — LES ABEILLES

Un jeune prince, au retour des zéphyrs [5], lorsque toute la nature se ranime, se promenait dans un jardin délicieux ; il entendit un grand bruit, et aperçut

(1) *Bias de Priène*, un des sept sages de la Grèce. Sa patrie ayant été assiégée par les généraux de Cyrus, tous les habitants s'enfuirent, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. On s'étonnait de l'insouciance du philosophe qui ne faisait aucun préparatif de départ : « *Je porte tout avec moi*, » répondit-il, donnant ainsi à entendre qu'il n'était point attaché aux choses périssables, et qu'il regardait comme ses biens les plus précieux sa sagesse et le trésor de sa pensée.

(2) *S'entre-déchirèrent*, se déchirèrent mutuellement. La préposition *entre* ainsi employée, donne à l'expression beaucoup de concision et d'énergie.

(3) Un homme qui passait apprit le motif de leur querelle.

(4) Vous abandonnez le certain pour courir après l'incertain.

(5) *Zéphyrs*, vents doux d'Occident mis ici pour *le printemps*.

une ruche d'abeilles. Il s'approcha de ce spectacle [1], qui était nouveau pour lui : il vit avec étonnement l'ordre, le soin et le travail de cette petite république. Les cellules [2] commençaient à se former et à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissaient de leur doux nectar [3] ; les autres apportaient des fleurs qu'elles avaient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étaient bannies de ce petit Etat ; tout y était en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables [4] d'entre les abeilles conduisaient les autres, qui obéissaient sans murmure et sans jalousie contre celles qui étaient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune prince admirait cet objet qu'il ne connaissait pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnaissaient pour leur reine, s'approcha de lui et lui dit : « La vue de nos ouvrages et de notre conduite vous réjouit ; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni la licence [5], on n'est considérable [6] parmi nous que par son travail et par les talents qui peuvent être utiles à notre république. Le travail est la seule voie [7] qui élève aux premières

---

(1) *Spectacle*, tout ce qui attire les regards, l'attention.

(2) *Cellules*, alvéoles ou cavités dans lesquelles les abeilles font leur miel.

(3) *Leur doux nectar*, leur miel aussi doux que le nectar.

(4) *Les plus considérables*, les premières d'entre toutes.

(5) *Licence*, excès et par suite abus de la liberté.

(6) *Considérable*, digne d'estime et de considération.

(7) Le travail est le seul moyen de parvenir. Remarquons l'expression *une voie qui élève*; il s'agit ici des premières places, c'est-à-dire des places supérieures ; la voie qui y mène *élève* donc l'individu, en même temps qu'elle le conduit au but désiré.

places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous! Vous travaillerez par là à son bonheur et au vôtre; vous remplirez la tâche [1] que le destin [2] vous a imposée: car vous ne serez au-dessus des autres [3] que pour les protéger, que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel [4]. »

XLII. — L'ASSEMBLÉE DES ANIMAUX POUR SE CHOISIR UN ROI.

Le lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre [5] pour consoler la lionne sa veuve, qui faisait retentir de ses cris les montagnes et les forêts. Après lui avoir fait leurs compliments [6], ils commencèrent l'élection [7] d'un roi [8]: la couronne

(1) *Tâche*, travail à faire, devoir à remplir.

(2) *Destin*; pour les anciens le *Destin* était le grand maître de l'univers; le le mot *destin* signifie donc ici l'*Etre suprême, Dieu*.

(3) *Vous ne serez au-dessus des autres que pour...*, si vous avez une position sociale supérieure à celle des autres hommes, c'est uniquement pour...

(4) *Un gouvernement vigilant et paternel*, c'est-à-dire le gouvernement d'un prince qui veille sur ses sujets avec toute la tendresse et toute la sollicitude d'un père.

(5) *Antre*, repaire, ordinairement une caverne profonde et obscure.

(6) *Compliments*, ici paroles affectueuses par lesquelles on témoigne à quelqu'un la part que l'on prend au malheur qui le frappe.

(7) *L'élection*, le choix, la nomination par voie de suffrages.

(8) *Roi*; le lion est regardé comme le roi des animaux; et ce titre, il le doit, non pas à sa taille, mais à son courage et à sa force en même temps qu'à sa générosité.

du défunt [1] était au milieu de l'assemblée. Le lionceau [2] était trop jeune et trop faible pour obtenir la royauté sur tant de fiers [3] animaux. « Laissez-moi croître, disait-il ; je saurai bien régner et me faire craindre à mon tour. En attendant, je veux étudier l'histoire des belles actions de mon père, pour égaler un jour sa gloire. — Pour moi, dit le léopard, je prétends être couronné ; car je ressemble plus au lion que tous les autres prétendants [4]. — Et moi, dit l'ours, je soutiens qu'on m'avait fait une injustice quand on me préféra le lion : je suis fort, courageux, carnassier, tout autant que lui ; et j'ai un avantage singulier qui est de grimper sur les arbres. — Je vous laisse à juger [5], messieurs, dit l'éléphant, si quelqu'un peut me disputer [6] la gloire d'être le plus grand, le plus fort et le plus brave de tous les animaux. — Je suis le plus noble et le plus beau, dit le cheval. — Et moi, le plus fin [7], dit le renard. — Et moi, le plus léger à la course, dit le cerf. — Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable et plus ingénieux que moi ? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est le véritable roi de la nature [8]. » Le perroquet harangua [9] ainsi : « Puisque

---

(1) *Défunt*, mort.

(2) *Lionceau*, diminutif de lion, jeune lion ou petit lion.

(3) *Fiers*, intrépides, audacieux.

(4) Remarquons, pour l'éviter, ce rapprochement des deux mots *prétends* et *prétendants*, dans la même phrase.

(5) *Je vous laisse à juger*, je vous laisse le soin de décider.

(6) *Me disputer*, me contester.

(7) *Fin*, rusé, habile.

(8) *Le véritable roi de la nature*, le chef-d'œuvre de la création « Tout annonce dans l'homme le maître de la terre, a dit Buffon ; tout marque dans sa personne sa supériorité sur tous les êtres vivants. »

(9) *Harangua*, parla ainsi à l'assemblée.

tu te vantes de ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressembles que par ton laid visage et par quelques grimaces ridicules ; pour moi, je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison [1] et le plus bel ornement de l'homme. — Tais-toi, maudit causeur, lui répondit le singe : tu parles, mais non pas comme l'homme ; tu dis toujours la même chose, sans entendre [2] ce que tu dis. » L'assemblée se moqua de ces deux mauvais copistes [3] de l'homme, et on donna la couronne à l'éléphant, parce qu'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres qui veulent toujours paraître ce qu'elles ne sont pas.

XLIII. — LE SINGE.

Un vieux singe malin [4] étant mort, son ombre [5] descendit dans la sombre demeure de Pluton [6], où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice, mais elle fit tant de tours plaisants et badins [7], que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire et

(1) *La marque de la raison*, la parole, qui sert à exprimer la pensée, distingue l'homme de tous les autres animaux.

(2) *Sans entendre*, sans comprendre.

(3) *Copistes*, imitateurs ou contrefacteurs.

(4) *Malin*, rusé, astucieux.

(5) *Ombre*, selon les anciens, apparence du corps séparé de l'âme.

(6) *La sombre demeure de Pluton*, les enfers, lieux souterrains où habitaient les âmes des morts. — *Pluton*, dieu des enfers, était frère de Jupiter et de Neptune et fils de Saturne.

(7) *Badins*, folâtres et enjoués.

lui laissa le choix d'une condition [1]. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. « Au moins, disait-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes, que j'ai si longtemps imités. Etant singe, je faisais des gestes comme eux ; et étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. » A peine l'âme du singe fut introduite dans ce nouveau métier [2], qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices ; elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère, et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignait à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession [3] : il remuait sa tête ridiculement ; il faisait craquer son bec ; il agitait ses ailes de cent façons, et faisait de ses pattes [4] plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin [5]. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle était bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet ; mais il

---

(1) *Condition*, rang qu'elle désirait occuper dans la société.

(2) *Métier*, c'est-à-dire *à peine le singe eut-il revêtu cette nouvelle forme.*

(3) *Son ancienne profession*, son ancien état de singe.

(4) *De ses pattes*, avec ses pattes.

(5) *Fagotin*, singe habillé que les bateleurs ou les charlatans montrent dans les foires.

fit encore une farce [1] devant le roi des ombres [2]; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent [3]. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme. Mais, comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur [4] ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire des riens [5] ou les sottises les plus grossières. Mercure [6], qui le reconnut dans ce nouvel état [7], lui dit en riant : « Ho! ho! je te reconnais ; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'ôterait [8] tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisserait rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'en fait [9] qu'un sot homme. »

O combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnés [10], *un petit caquet* [11] *et un air capable, n'ont ni sens ni conduite* [12].

---

(1) *Farce*, action drôle, plaisante ou bouffonne.

(2) *Le roi des ombres*, Pluton, roi des enfers, où habitaient les ombres, c'est-à-dire les âmes des morts.

(3) Fénelon, en sa qualité de précepteur du duc de Bourgogne, saisissait toutes les occasions de prémunir son élève contre les flatteries des courtisans. Ses *Fables* et son *Télémaque* nous en offrent de nombreux exemples.

(4) *Harangueur*, grand parleur ; ce mot est toujours pris en mauvaise part.

(5) *Des riens*, des choses frivoles ou de peu de valeur.

(6) *Mercure*, fils de Jupiter et de Maïa, dieu de l'éloquence, des voyageurs, du commerce et des voleurs.

(7) *Dans ce nouvel état*, sous cette nouvelle forme.

(8) *Qui t'ôterait*, pour *celui qui t'ôterait*.

(9) *On n'en fait*; la grammaire exigerait *on ne fait*.

(10) *Des gestes façonnés*, des manières étudiées et prétentieuses.

(11) *Un petit caquet*, un peu de babil importun.

(12) *N'ont ni sens, ni conduite*, ne savent point agir selon la droite raison.

XLIV. — LE HIBOU.

Un jeune hibou qui s'était vu dans une fontaine [1], et qui se trouvait plus beau, je ne dirai pas que le jour, car il le trouvait fort désagréable [2], mais que la nuit, qui avait de grands charmes pour lui, disait en lui-même : « Les Grâces [3] et Vénus [4] ont répandu sur moi tous leurs dons [5] ; il est temps que l'hyménée [6] me donne des enfants grâcieux comme moi ; ils seront l'ornement des bocages et les délices de la nuit. Heureuse l'épouse qui passera sa vie à me voir ! » Dans cette pensée, il envoie la corneille demander de sa part une petite aiglonne [7], fille de l'aigle, reine [8] des airs. La corneille avait peine [9] à se charger de cette ambassade [10] : « Je serai mal reçue, disait-elle, de proposer un mariage si mal assorti. Quoi ! l'aigle qui ose regarder fixement le soleil [11], se marierait avec vous, qui ne sauriez seulement ouvrir les yeux tandis qu'il est jour ! » Le

---

(1) *Qui s'était vu dans une fontaine*, la surface des eaux pures et tranquilles, comme un véritable miroir, réfléchit en effet l'image des objets.

(2) Le hibou, comme tous les oiseaux nocturnes, a horreur de la lumière.

(3) *Les Grâces*, trois déesses, Aglaé, Thalie et Euphrosine, compagnes de Vénus: elles présidaient à la gaieté des festins, à l'harmonie des fêtes, à tout ce qui est beau et attrayant.

(4) *Vénus*, fille de Dioné, déesse de la beauté chez les païens.

(5) *Ont répandu sur moi*, m'ont comblé.

(6) *Hyménée* et plus loin *hymen*, le mariage, ainsi appelé du nom de la déesse Hymen qui présidait à cette cérémonie.

(7) *Aiglon, aiglonne*, diminutifs de *aigle*, petit aigle.

(8) *Aigle*, oiseau de proie, était autrefois des deux genres; aujourd'hui il est du masculin.

(9) *Avait peine*, faisait des difficultés, éprouvait de la répugnance.

(10) *Cette ambassade*, cette mission délicate.

(11) La conformation des yeux de l'aigle lui permet, dit-on, de fixer le soleil au moment même où il est le plus ardent.

hibou, vain et amoureux de lui-même, n'écouta rien. La corneille, pour le contenter, alla enfin demander l'aiglonne. On se moqua de sa folle demande. L'aigle lui répondit : « Si le hibou veut être mon gendre [1], qu'il vienne, après le lever du soleil, me saluer [2] au milieu de l'air. » Le hibou présomptueux [3] voulut y aller. Ses yeux furent éblouis ; il fut aveuglé par les rayons du soleil, et tomba du haut de l'air sur un rocher. Tous les oiseaux se jetèrent sur lui et lui arrachèrent ses plumes. Il fut trop heureux de se cacher dans son trou et d'épouser la chouette [4], qui fut une digne dame du lieu [5]. Leur hymen fut célébré la nuit, et ils se trouvèrent l'un et l'autre très-beaux et très-agréables.

Il ne faut rien chercher au-dessus de soi, ni se flatter [6] sur ses avantages [7].

XLV. — LE CHAT ET LES LAPINS

Un chat, qui faisait le modeste [8], était entré dans une garenne [9] peuplée de lapins. Aussitôt toute la république [10] alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu était au guet [11]

---

(1) Si le hibou veut épouser ma fille.
(2) *Me saluer*, me présenter ses hommages.
(3) *Présomptueux*, se dit de celui qui a une trop haute opinion de lui-même.
(4) *Chouette*, oiseau nocturne à grosse tête du genre du chat-huant.
(5) *Une digne dame du lieu*, la digne compagne du hibou, bien faite comme lui pour se cacher dans un trou.
(6) *Ni se flatter*, ni se faire illusion.
(7) *Ses avantages*, ses qualités naturelles ou autres.
(8) *Qui faisait le modeste*, qui feignait la modération.
(9) *Garenne*, espace clos et réservé dans un bois pour élever des lapins.
(10) *Toute la république*, toute la famille des lapins.
(11) *Etait au guet*, épiait les lapins pour les surprendre à la sortie du *terrier*.

auprès d'un terrier, les députés [1] de la nation lapine, qui avaient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit du terrier, pour lui demander ce qu'il prétendait. Il protesta [2] d'une voix douce qu'il voulait seulement étudier les mœurs de le nation; qu'en qualité de philosophe [3], il allait dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés, simples et crédules, retournèrent dire à leurs frères que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste et par sa majestueuse fourrure, était un philosophe sobre, désintéressé, pacifique, qui voulait seulement rechercher la sagesse de pays en pays; qu'il venait de beaucoup d'autres lieux où il avait vu de grandes merveilles; qu'il y aurait bien du plaisir à l'entendre, et qu'il n'avait garde [4] de croquer les lapins, puisqu'il croyait en bon bramin [5] à la métempsycose [6] et ne mangeait d'aucun aliment qui eut eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux lapin rusé, qui était le docteur [7] de la troupe, représenta [8] combien ce grave philosophe lui était suspect; malgré lui, on va saluer le bramin, qui étrangla du

(1) *Députés*, personnages officiellement envoyés pour traiter une affaire importante ou délicate; représentants d'une nation.

(2) *Il protesta*, il assura de la façon la plus positive.

(3) *Philosophe*, ami de la sagesse.

(4) *Et qu'il n'avait garde*, qu'il se gardait bien, qu'il s'abstenait.

(5) *Bramin*, prêtre et docteur de la religion de Brahma, divinité mythologique des Indiens.

(6) *Métempsycose*, doctrine des Bramins qui croient qu'après la mort l'âme d'un homme passe dans le corps d'un animal, selon la conduite et les goûts qu'il a eus pendant la vie.

(7) *Le docteur*, le plus savant.

(8) *Représenta*, fit observer aux autres.

premier salut [1] sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous bien effrayés et surtout bien honteux de leur faute. Alors dom Mitis [2] revint à l'entrée du terrier, protestant, d'un ton plein de cordialité [3], qu'il n'avait fait ce meurtre que malgré lui, pour son pressant besoin ; que désormais il vivrait d'autres animaux, et ferait avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les lapins entrent en négociation [4] avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de sa griffe. La négociation dure ; on l'amuse [5]. Cependant un lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier et va avertir un berger voisin, qui aimait à prendre dans un lacs [6] de ces lapins nourris de genièvre [7]. Le berger, irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier avec un arc et des flèches : il aperçoit le chat qui n'était attentif qu'à sa proie ; il le perce d'une de ses flèches, et le chat expirant dit ces dernières paroles : « *Quand on a une fois trompé on ne peut plus être cru de personne ; on est haï, craint, détesté, et l'on est enfin attrapé par ses propres finesses* [8]. »

---

(1) *Du premier salut*, au premier abord.

(2) *Dom Mitis*, maître chat. *Dom*, titre équivalant à *maître* ou *seigneur*, que l'on donne aux nobles espagnols ou portugais et à certains religieux. *Mitis*, mot latin qui signifie *doux*, désigne le chat en nous rappelant qu'il affecte un air doux, humble, flatteur, pour tromper plus facilement.

(3) *Cordialité*, affection, franche et sincère bienveillance.

(4) *Entrent en négociation*, commencent à parlementer, écoutent et discutent les propositions du chat.

(5) *On l'amuse*, on la traîne à dessein en longueur.

(6) *Lacs*, lacet, sorte de filet à mailles serrées pour prendre le gibier.

(7) *Genièvre*, « petit arbuste croissant dans les terrains arides et donnant pour fruit une baie noirâtre d'une odeur forte et agréable. Il est douteux que les lapins se nourrissent de genièvre. » (Marguerin et Michel).

(8) La religion nous défend de tromper nos frères, et elle est d'accord en cela avec notre propre intérêt ; car un homme reconnu comme trompeur perd à tout jamais la confiance et l'estime de ses semblables.

XLVI. — LE PIGEON PUNI DE SON INQUIÉTUDE [1].

Deux pigeons vivaient ensemble dans un colombier [2] avec une paix profonde. Ils fendaient l'air de leurs ailes qui paraissaient immobiles par leur rapidité. Ils se jouaient [3] en volant l'un près de l'autre, se fuyant et se poursuivant tour à tour; puis ils allaient chercher du grain dans l'aire [4] du fermier ou dans les prairies voisines. Aussitôt [5] ils allaient se désaltérer dans l'onde pure d'un ruisseau qui coulait au travers de ces prés fleuris. De là, ils revenaient voir leurs pénates [6], dans le colombier blanchi et plein de petits trous : ils y passaient le temps dans une douce société avec leurs fidèles compagnons. On entendait le doux murmure de ces heureux pigeons, et leur vie était délicieuse. L'un d'eux, se dégoûtant des plaisirs d'une vie paisible, se laissa séduire par une folle ambition et le désir des voyages. Le voilà qui abandonne son ancien ami; il part, et va du côté du Levant [7]. Il passe au-dessus

---

(1) *Inquiétude*, ici l'opposé de *quiétude*; état de celui qui, ami du changement, ne peut rester en repos.

(2) *Colombier*, bâtiment destiné à loger des pigeons.

(3) *Se jouaient*, ici se divertissaient, se récréaient.

(4) *Aire*, place unie et préparée dans la grange pour y battre les grains.

(5) *Aussitôt*, presque au même instant.

(6) *Leurs pénates*, chez les anciens, les *pénates* étaient les dieux protecteurs du foyer domestique. Comme l'on avait coutume d'enterrer les corps dans les maisons, le peuple crédule s'imagina que les âmes y demeuraient aussi comme des génies secourables et propices : de là le culte des dieux pénates. On les représentait par de très-petites statues qu'on plaçait au coin du foyer; au milieu d'elles était un chien, symbole de fidélité et d'attachement.

(7) *Levant*, régions qui sont, à notre égard, du côté où le soleil se lève, comme la Turquie, la Perse et la Syrie.

de la mer Méditerranée [1], il arrive à Alexandrie [2]; de là il continue son chemin, traversant les terres jusqu'à Alep [3]. En y arrivant, il salue les autres pigeons de la contrée, qui servent de courriers réglés [4], et il envie leur bonheur. Aussitôt, il se répand parmi eux un bruit qu'il est venu un étranger [5] de leur nation qui a traversé des pays immenses. Il est mis au rang des courriers; il porte toutes les semaines les lettres d'un pacha [6], attachées à son pied, et il fait vingt ou trente lieues en moins d'une journée. Il est orgueilleux de porter les secrets de l'Etat [7], et il a pitié [8] de son ancien compagnon, qui vit sans gloire dans les trous de son colombier. Mais un jour, comme il portait des lettres du pacha, soupçonné d'infidélité par le Grand Seigneur [9], une flèche tirée avec adresse l'atteint mortellement [10] : il tombe, et, pendant qu'on lui ôte les lettres pour les lire, il expire plein de douleur, condamnant sa vaine ambition, et regrettant le doux repos de son colombier, où il pouvait vivre en sûreté [11] avec son ami.

---

(1) *Méditerranée*, mer située entre l'Europe au Nord, l'Asie à l'Est et l'Afrique au Sud et qui communique avec l'Océan atlantique par le détroit de Gibraltar.

(2) *Alexandrie*, capitale de la Basse-Egypte, à l'embouchure occidentale du Nil, fondée par Alexandre-le-Grand. Elle est restée surtout célèbre par sa bibliothèque qui fut brûlée par ordre du calife Omar.

(3) Ville importante de Syrie.

(4) *Courriers réglés*, messagers entretenus aux frais d'un gouvernement.

(5) Le bruit se répand parmi eux qu'il vient d'arriver un étranger de leur espèce.

(6) *Pacha*, titre d'honneur qu'on donne en Turquie aux ministres, aux chefs de l'armée et aux gouverneurs des provinces.

(7) *Les secrets de l'Etat*, la correspondance officielle du gouvernement.

(8) *Il a pitié*, ici il est plein de dédain et de mépris.

(9) *Le Grand-Seigneur*, titre donné au Sultan qui règne à Constantinople.

(10) *L'atteint mortellement*, lui fait une blessure mortelle.

(11) *En sûreté*, à l'abri de tout danger.

XLVII. — LES DEUX SOURIS.

Une souris, ennuyée de vivre dans les périls et dans les alarmes, à cause des chats qui faisaient grand carnage de la nation souriquoise [1], appela sa commère, qui était dans un trou de son voisinage. « Il m'est venu, lui dit-elle, une bonne pensée. J'ai lu, dans certains livres que je rongeais ces jours passés, qu'il y a un beau pays, nommé les Indes [2], où notre peuple est mieux traité et plus en sûreté qu'ici. En ce pays-là les sages croient que l'âme d'une souris a été autrefois l'âme d'un grand capitaine [3], d'un roi, d'un faquir [4], et qu'elle pourra, après la mort de la souris, entrer dans le corps de quelque belle dame ou de quelque grand docteur. Si je m'en souviens bien, cela s'appelle métempsycose [5]. Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle : on voit des hôpitaux de souris qu'on met en pension et qu'on nourrit comme des personnes de mérite [6]. Allons, ma sœur, partons pour un si beau pays, où la police [7] est si bonne, et où l'on rend justice à notre mérite. » L'autre se laisse persuader, et voilà nos deux souris

---

(1) *La nation souriquoise*, la race des souris.

(2) *Indes*, nom donné à deux grandes presqu'îles de l'Asie méridionale, l'Hindoustan et l'Indo-Chine.

(3) *Capitaine*, employé ici dans le sens de *conquérant* ou *chef d'armée*.

(4) *Faquir* ou *fakir*, religieux mahométan qui vit d'aumônes.

(5) *Métempsycose*, transmigration des âmes d'un corps dans un autre. On trouve le dogme de la métempsycose mêlé a la religion de presque tous les peuples anciens ; c'est du reste une ébauche imparfaite et grossière du dogme de l'immortalité de l'âme.

(6) *Personnes de mérite*, personnes dignes d'estime, de considération.

(7) *Police*, ordre et règlements établis dans une ville ou dans un Etat pour veiller à la sûreté de chacun et à la tranquillité publique.

qui partent ensemble : elles s'embarquent dans un vaisseau qui allait faire un voyage de long cours [1], en se glissant le long des cordages le soir de la veille de l'embarquement. On part ; elles sont ravies de se voir sur la mer, loin des terres maudites où les chats exerçaient leur tyrannie. La navigation fut heureuse ; elles arrivent à Surate[2], non pour amasser des richesses comme les marchands, mais pour se faire bien traiter par les Hindous [3]. A peine furent-elles entrées dans une maison destinée aux souris, qu'elles voulurent avoir les premières places : l'une prétendait [4] se souvenir d'avoir été autrefois un fameux bramin [5] sur la côte de Malabar [6] ; l'autre protestait [7] qu'elle avait été une belle dame du même pays, avec de longues oreilles. Elles firent tant les insolentes [8], que les souris indiennes ne purent les souffrir : au lieu d'être mangées par les chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs.

On a beau aller loin pour éviter le péril; si l'on n'est modeste et sensé [9], *on trouve partout son malheur.*

---

(1) *Voyage de long cours*. expédition maritime en pays éloigné; ce terme est opposé à celui de *cabotage* par lequel on désigne la navigation le long des côtes.

(2) *Surate*, grande ville de l'Hindoustan.

(3) *Hindous* ou *Indous*, habitants de l'Hindoustan.

(4) *Prétendait*, soutenait, affirmait.

(5) *Bramin*, prêtre de Brahma. On dit aussi *Brahmane*, *Brahme*, et *Brahmine*.

(6) *Côte de Malabar*, partie de la côte occidentale de l'Inde en deçà du Gange; elle a pour capitale *Calicut*.

(7) *Protestait*, assurait positivement.

(8) *Les insolentes*, les orgueilleuses, les arrogantes.

(9) *Si l'on n'est modeste et sensé*, si l'on n'agit pas conformément aux règles de la modération et de la raison.

XLVIII. — LE LIÈVRE QUI FAIT LE BRAVE

Un lièvre, qui était honteux d'être poltron, cherchait quelque occasion de s'aguerrir [1]. Il allait quelquefois par un trou d'une haie dans les choux du jardin d'un paysan, pour s'accoutumer au bruit du village. Souvent même, il passait assez près de quelques mâtins [2] qui se contentaient d'aboyer après lui. Au retour de ces grandes expéditions, il se croyait plus redoutable qu'Alcide [3] après tous ses travaux. On dit même qu'il ne rentrait dans son gîte qu'avec des feuilles de laurier, comme un triomphateur [4]. Il vantait ses prouesses [5] à ses compères les lièvres voisins ; il représentait les dangers qu'il avait courus, les alarmes qu'il avait données aux ennemis, les ruses de guerre qu'il avait faites en expérimenté capitaine, et surtout son intrépidité héroïque. Chaque matin, il remerciait Mars [6] et Bellone [7] de lui avoir donné

---

(1) *S'aguerrir*, s'accoutumer à voir le danger sans crainte.

(2) *Mâtins*, gros chiens de garde.

(3) *Alcide* ou *Hercule*, le plus célèbre des héros de la mythologie grecque, fils de Jupiter et d'Alcmène, se distingua par sa taille et sa force extraordinaires et accomplit une foule d'exploits, entre lesquels on cite principalement les suivants, connus sous le nom des *douze travaux d'Hercule* : Il étouffa dans ses bras le lion de Némée; tua l'hydre de Lerne; s'empara du sanglier d'Erymanthe; perça de ses flèches les oiseaux du lac Stymphale; défit les Amazones; atteignit à la course, après une année de poursuite, la biche aux pieds d'airain; délivra les plaines de Marathon du Minotaure; nettoya les écuries d'Augias, roi d'Elide, en détournant le cours du fleuve Alphée; tua Diomède, roi de Thrace, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine; enleva les pommes d'or du jardin des Hespérides; tua Géryon; délivra Thésée des enfers et ramena Cerbère enchaîné.

(4) *Triomphateur*; on appelait ainsi, chez les Romains, le général qui obtenait les honneurs du triomphe après une grande victoire.

(5) *Prouesses*, actes de courage, de valeur.

(6) *Mars*, dieu de la guerre, fils de Jupiter et de Junon.

(7) *Bellone*, déesse de la guerre, sœur et femme de Mars.

des talents et un courage pour dompter [1] toutes les nations à longues oreilles. Jean Lapin discourant un jour avec lui, lui dit d'un ton moqueur : « Mon ami, je te voudrais voir avec cette belle fierté au milieu d'une meute[2] de chiens courants[3]; Hercule fuirait bien vite, et ferait une laide contenance[4].— Moi! répondit notre preux chevalier [5], je ne reculerais pas quand toute la gent chienne [6] viendrait m'attaquer. » A peine eut-il parlé qu'il entendit un petit tournebroche [7] d'un fermier voisin qui glapissait [8] dans les buissons assez loin de lui. Aussitôt il tremble, il frissonne, il a la fièvre ; ses yeux se troublent, et il se précipite d'un rocher escarpé dans une profonde vallée, où il pensa se noyer dans un ruisseau. Jean Lapin, le voyant faire le saut, s'écria de son terrier : « Le voilà ce foudre de guerre [9]! le voilà cet Hercule qui doit purger [10] la terre de tous les monstres dont elle est pleine ! »

---

(1) *Des talents et un courage pour dompter*, les talents et le courage nécessaires pour dompter.

(2) *Meute*, troupe de chiens courants dressés pour la chasse.

(3) *Chiens courants*, chiens bassets qui suivent le gibier à la piste et le poursuivent de leurs aboiements; on appelle au contraire *chiens d'arrêt* des chiens de forte taille, qui chassent en silence, et restent stationnaires à l'endroit où se trouve le gibier.

(4) *Une laide contenance*, une mine assez piteuse.

(5) *Notre preux chevalier*, notre lièvre brave et vaillant. Au moyen-âge les *chevaliers* formaient l'élite de la milice française.

(6) *La gent chienne*, la race des chiens.

(7) *Tournebroche*, petit chien qu'on plaçait autrefois dans un tour ou dans une roue pour faire tourner la broche.

(8) *Glapissait*; le verbe *glapir* se dit du cri des renards et des petits chiens.

(9) Ce *foudre de guerre*, ce grand capitaine, ce guerrier d'une valeur extraordinaire.

(10) *Purger*, ici débarrasser, délivrer.

XLVIX. — LE JEUNE BACCHUS ET LE FAUNE

Un jour le jeune Bacchus [1], que Silène [2] instruisait, cherchait les Muses [3] dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux [4], s'assit dans un coin, au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or [5] étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles [6], et le temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux [7]. Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune faune [8], qui prêtait l'oreille aux vers que chantait l'enfant, et qui marquait à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les Naïdes [9]

---

(1) *Bacchus*, dieu du vin, fils de Jupiter et de Sémélé.

(2) *Silène*, demi-dieu, père nourricier de Bacchus.

(3) *Cherchait les Muses*, s'exerçait à l'éloquence et à la poésie. — Les *Muses*, filles de Jupiter et de Mnémosyne, habitaient avec Appollon, le Parnasse, le Pinde et l'Hélicon, et présidaient aux arts libéraux. Elles étaient sœurs pour montrer que tous les arts s'enchaînent; *Elio* présidait à l'histoire, *Euterpe* à la musique, *Thalie* à la comédie, *Melpomène* à la tragédie, *Terpsichore* à la danse, *Erato* à l'élégie, *Polymnie* à la poésie lyrique, *Uranie* à l'astronomie, enfin *Calliope* à l'éloquence et à la poésie héroïque.

(4) *La langue des dieux*, la poésie.

(5) *L'âge d'or*; « Les anciens distinguaient quatre âges dans l'histoire du genre humain : l'*âge d'or* est le temps pendant lequel un printemps continuel régna sur la terre, et pendant lequel aussi les hommes gardèrent des mœurs douces et pures; l'*âge d'argent* marque l'époque où les hommes commencèrent à déchoir de leur innocence; le mal domine dans l'*âge d'airain*, et l'*âge de fer* est signalé par le débordement de tous les excès et de tous les crimes. » (P. Larousse).

(6) *Oracles*, réponses que, dans la croyance des païens, les dieux faisaient aux questions qu'on leur adressait.

(7) La mythologie nous montre le temps sous la figure d'un vieillard armé d'une faux : le temps en effet moissonne tout sur son passage.

(8) *Faunes*, divinités champêtres chez les Romains, qui les représentaient avec des cornes et des pieds de chèvre, et des oreilles pointues.

(9) *Naïades*, divinités qui présidaient aux sources et aux rivières. On les représente couronnées de roseaux et penchées sur une urne versant de l'eau.

et les autres nymphes[1] du bois souriaient aussi. Ce critique[2] était jeune grâcieux et folâtre ; sa tête était couronnée de lierre et de pampre[3]; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin ; de son épaule gauche pendait sur son côté droit, en écharpe, un feston de lierre : et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le faune était enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette[4] courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière, comme se jouant sur son dos. Mais, comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin[5], toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter[6]? » Le faune répondit, sans s'émouvoir : « Hé ! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute? »

L. — VOYAGE DANS L'ILE DES PLAISIRS

Après avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique[7], nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des

(1) *Nymphes*, divinités de la fable qui habitaient les fleuves, les fontaines, les bois et les montagnes.

(2) *Critique*, ici substantif qui sert à désigner celui qui porte un jugement sur des ouvrages d'art ou d'esprit.

(3) *Pampre*, rameau de vigne avec ses feuilles et ses fruits.

(4) *Houlette*, bâton à l'usage des bergers terminé par une petite plaque de fer.

(5) *Un rieur malin*, un critique plein de malice et toujours prêt à railler.

(6) *Jupiter*, fils de Saturne et de Rhéa, frère et époux de Junon; c'était chez les Grecs et les Romains le père et le maître des dieux.

(7) La *Mer* ou plutôt l'*Océan pacifique* ou *Grand Océan* est la vaste étendue d'eau comprise entre l'Amérique, l'Asie et l'Australie.

montagnes de compote[1], des rochers de sucre candi et de caramel[2], et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avait aussi des forêts de réglisse et de grands arbres d'où tombaient des gaufres que le vent emportait dans la bouche des voyageurs si peu qu'elle fût ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades[3], nous voulûmes passer en quelque autre pays où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé[4]. On nous assura qu'il y avait, à dix lieues de là, une autre île où il y avait des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés ; on les creusait comme on creuse les mines d'or dans le Pérou[5]. On y trouvait aussi des ruisseaux de sauces à l'oignon. Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin couvert[6] quand le temps est chargé[7], et, dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours de vin blanc semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent. Pour passer dans cette île, nous fîmes mettre sur le port de celle d'où nous voulions partir, douze hommes d'une grosseur prodigieuse, et qu'on avait endormis : ils soufflaient si fort en ronflant qu'ils

(1) *Compote*, fruits cuits avec du sucre.

(2) *Caramel*, sucre qu'on a fait fondre et un peu brûler en le soumettant à l'action du feu et qu'on a laissé durcir ensuite.

(3) *Fades*, sans saveur et par conséquent peu agréables. — *Douceurs*, ici, friandises.

(4) *D'un goût plus relevé*, moins insipides, plus épicés.

(5) *Pérou*, vaste contrée de l'Amérique méridionale, riche en mines d'or et d'argent. Sa capitale est *Lima*.

(6) *Vin couvert*, se dit d'un vin très-chargé en couleur.

(7) *Quand le temps est chargé*, quand le ciel est couvert de nuages.

remplirent nos voiles d'un vent favorable. A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit, car on en manquait souvent parmi tant de ragoûts [1]. Il y avait aussi d'autres gens qui vendaient le sommeil. Le prix en était réglé tant par heure; mais il y avait des sommeils plus chers les uns que les autres, à proportion des songes qu'on voulait avoir. Les plus beaux songes étaient fort chers. J'en demandai des plus agréables pour mon argent [2], et, comme j'étais las, j'allai d'abord me coucher. Mais, à peine fus-je dans mon lit, que j'entendis un grand bruit; j'eus peur et je demandai du secours. On me dit que c'était la terre qui s'entr'ouvrait. Je crus être perdu; mais on me rassura en me disant qu'elle s'entr'ouvrait ainsi toutes les nuits, à une certaine heure, pour vomir avec grand effort des ruisseaux bouillants de chocolat moussé [3] et des liqueurs glacées [4] de toutes les façons. Je me levai à la hate pour en prendre, et elles étaient délicieuses. Ensuite, je me recouchai, et, dans mon sommeil, je crus voir que tout le monde était de cristal [5], que les hommes se nourrissaient de parfums [6] quand il leur plaisait, qu'ils ne pouvaient marcher qu'en dansant, ni parler qu'en chantant, qu'ils avaient des ailes pour fendre

(1) *Tant de ragoûts*, c'est-à-dire tant de mets différents.

(2) Je payai ce qu'il fallut pour m'en procurer un des plus agréables.

(3) *Chocolat moussé*, chocolat à la surface duquel on produit artificiellement de la mousse à l'aide d'un cylindre de bois dit *moussoir*.

(4) *Liqueurs glacées*, liqueurs à la glace.

(5) *Cristal*, verre plus lourd et plus transparent que le verre ordinaire et se taillant à la meule.

(6) *Parfums*, odeurs aromatiques agréables.

les airs [1] et des nageoires pour passer les mers [2]. Mais ces hommes étaient comme des pierres à fusil [3] : on ne pouvait les choquer [4] qu'aussitôt ils ne prissent feu. Ils s'enflammaient comme une mèche, et je ne pouvais m'empêcher de rire, voyant combien ils étaient faciles à émouvoir [5]. Je voulus demander à l'un d'eux pourquoi il paraissait si animé. Il me répondit, en me montrant le poing, qu'il ne se mettait jamais en colère.

A peine fus-je éveillé, qu'il vint un marchand d'appétit, me demandant de quoi je voulais avoir faim, et si je voulais qu'il me vendît des relais [6] d'estomacs pour manger toute la journée. J'acceptai la condition. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets de taffetas [7] que je mis sur moi, et qui devaient me servir comme douze estomacs pour digérer sans peine douze grands repas en un jour.

A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas était fini, la faim me reprenait, et je ne lui donnais pas le temps de me presser. Mais, comme j'avais une faim avide,

---

(1) *Fendre les airs*, voler rapidement dans l'espace.

(2) *Passer les mers*, traverser les flots.

(3) *Pierres à fusil*; dans les anciens fusils, l'inflammation de la poudre était obtenue par une étincelle que produisait le choc d'une petite pierre ou silex sur le bassinet de l'arme.

(4) *Choquer*, pris ici dans le sens de *heurter*.

(5) *Emouvoir*, exciter, ici mettre en colère.

(6) *Relais*, signifie d'ordinaire des chevaux frais et préparés de distance en distance pour remplacer ceux que l'on quitte; par *relais d'estomacs*, l'auteur veut dire ici des estomacs à jeun et disposés de façon à ce que l'un demande de la nourriture quand l'autre est satisfait.

(7) *Sachets*, petits sacs. — *Taffetas*, étoffe de soie fort mince et tissue comme la toile.

on remarqua que je ne mangeais pas proprement : les gens du pays sont d'une délicatesse et d'une propreté exquises. Le soir, je fut lassé d'avoir passé toute la journée à table comme un cheval à son ratelier. Je pris la résolution de faire tout le contraire le lendemain et de ne me nourrir que de bonnes odeurs. On me donna à déjeûner de la fleur d'orange [1]; A dîner, ce fut une nourriture plus forte : on me servit des tubéreuses [2] et puis des peaux d'Espagne [3]. Je n'eus que des jonquilles [4] à la collation [5].

Le soir on me donna à souper de grandes corbeilles pleines de toutes les fleurs odoriférantes, et on y ajouta des cassolettes [6] de toutes sortes de parfums. La nuit j'eus une indigestion pour avoir trop senti tant d'odeurs nourrissantes. Le jour suivant, je jeûnai pour me délasser de la fatigue des plaisirs de la table. On me dit qu'il y avait en ce pays-là une ville toute singulière, et on promit de m'y mener par une voiture qui m'était inconnue. On me mit dans une petite chaise de bois fort léger et toute garnie de grandes plumes, et on attacha à cette chaise, avec des cordes de soie, quatre grands oiseaux, grands comme des autruches [7], qui avaient des ailes proportionnées à leur corps. Ces

---

(1) *Fleur d'orange*; évitez cette expression et dites *fleur d'oranger*; les fruits en effet n'ont pas de fleurs.

(2) *Tubéreuses*, sorte de plante aux fleurs blanches et très-odoriférantes.

(3) *Peaux d'Espagne*, peaux de senteur, bien passées et bien parfumées.

(4) *Jonquilles*, plante bulbeuse du genre narcisse; fleurs de cette plante.

(5) *Collation*, léger repas entre le dîner et le souper.

(6) *Cassolettes*, vases à parfums.

(7) *Autruches*, oiseaux à longues jambes, mais qui à cause de leur taille gigantesque, sont incapables de voler.

oiseaux prirent d'abord leur vol. Je conduisis les rênes[1] du côté de l'Orient[2], qu'on m'avait marqué[3]. Je voyais à mes pieds les plus hautes montagnes, et nous volâmes si rapidement, que je perdais presque l'haleine en fendant la vague de l'air[4]. En une heure nous arrivâmes en cette ville si renommée. Elle est toute de marbre, et elle est grande trois fois comme Paris. Toute la ville n'est[5] qu'une seule maison. Il y a vingt-quatre grandes cours, dont chacune est grande comme le plus grand palais du monde, et, au milieu de ces vingt-quatre cours, il y en a une vingt-cinquième qui est six fois plus grande que chacune des autres. Tous les logements de cette maison sont égaux, car il n'y a point d'inégalité de condition[6] entre les habitants de cette ville. Il n'y a là ni domestiques, ni petit peuple[7] ; chacun se sert soi-même, personne n'est servi : il y a seulement des souhaits, qui sont de petits esprits follets[8] et voltigeants, qui donnent à chacun tout ce qu'il désire dans le moment même. En arrivant, je reçus un de ces esprits, qui s'attacha à moi et qui ne me laissa manquer de rien ; à peine me donnait-il le temps

(1) *Je conduisis les rênes*, je dirigeai leur vol.

(2) *L'Orient*, point du ciel où le soleil se lève sur l'horizon.

(3) *Qu'on m'avait marqué*, qu'on m'avait indiqué.

(4) *La vague de l'air*, il serait plus correct de dire : *le vague de l'air*, pour désigner, comme l'auteur a voulu le faire ici, l'immensité de l'espace vide occupé par l'air atmosphérique.

(5) *N'est* pour *ne forme*.

(6) *Inégalité de condition*, c'est-à-dire de fortune ou de position sociale.

(7) *Petit peuple*, partie la plus nombreuse et la moins notable des habitants d'une ville, d'un pays.

(8) *Esprits follets*, sorte de lutins familiers, plus malins que malfaisants.

de désirer[1]. Je commençais même a être fatigué des nouveaux désirs que cette liberté[2] de me contenter excitait sans cesse en moi, et je compris, par expérience, qu'il valait mieux[3] se passer des choses superflues que d'être sans cesse dans de nouveaux désirs, sans pouvoir jamais s'arrêter à la jouissance tranquille d'aucun plaisir. Les habitants de cette ville étaient polis, doux et obligeants. Ils me reçurent comme si j'avais été l'un d'entre eux. Dès que je voulais parler, ils devinaient ce que je voulais, et le faisaient sans attendre que je m'expliquasse. Cela me surprit, et j'aperçus qu'ils ne parlaient jamais entre eux : ils lisent dans les yeux des uns des autres tout ce qu'ils pensent, comme on lit dans un livre ; quand ils veulent cacher leurs pensées, ils n'ont qu'à fermer les yeux. Ils me menèrent dans une salle où il y eut une musique de parfums. Ils assemblent[4] les parfums comme nous assemblons les sons. Un certain assemblage de parfums, les uns plus forts, les autres plus doux, fait une harmonie[5] qui chatouille l'odorat[6], comme nos concerts flattent l'oreille[7] par des sons tantôt graves et tantôt aigus[8]. En ce pays-là, les

---

(1) *Désirer* pour exprimer un désir.

(2) *Liberté*, ici pouvoir, faculté.

(3) *Qu'il valait mieux*; la grammaire exigerait *qu'il vaut mieux*, la chose n'ayant pas cessé d'être vraie.

(4) *Ils assemblent* signifie tout à la fois *ils réunissent et ils accordent*.

(5) *Harmonie*, se dit généralement du concours de sons qui charment l'oreille.

(6) *Chatouille l'odorat*, produit sur l'odorat une sensation agréable.

(7) *Flattent l'oreille*, délectent, charment l'auditeur.

(8) *Sons graves*, notes basses ; *sons aigus*, notes élevées.

femmes gouvernent[1] les hommes ; elles jugent les procès, elles enseignent les sciences et vont à la guerre. Les hommes s'y fardent, s'y ajustent depuis le matin jusqu'au soir ; ils filent, ils cousent, ils travaillent à la broderie [2], et ils craignent d'être battus par leurs femmes, quand ils ne leur ont pas obéi. On dit que la chose se passait autrement il y a un certain nombre d'années ; mais les hommes servis par les souhaits, sont devenus si lâches, si paresseux et si ignorants, que les femmes furent honteuses de se laisser gouverner par eux. Elles s'assemblèrent pour réparer les maux de la république [3]. Elles firent des écoles publiques où les personnes de leur sexe qui avaient de l'esprit se mirent à étudier. Elles désarmèrent leurs maris, qui ne demandaient pas mieux que de n'aller jamais aux coups. Elles les débarrassèrent de tous les procès à juger, veillèrent à l'ordre public, établirent des lois, les firent observer, et sauvèrent la chose publique [4] dont l'inapplication, la légèreté, la mollesse des hommes auraient sûrement causé la ruine totale. Touché de se spectacle, et fatigué de tant de festins et d'amusements, je compris que

(1) *Gouvernent* c'est-à-dire conduisent, ont le pas sur les hommes.

(2) En un mot, ils vaquent à toutes les occupations dont sont ordinairement chargées les femmes.

(3) *République*, se dit proprement de tout Etat où le peuple se gouverne lui-même, soit immédiatement, soit par ses délégués ou représentants. — Ici ce mot signifie simplement le pays, l'Etat ; l'auteur n'ayant en vue aucune forme spéciale de gouvernement.

(4) *La chose publique*, l'Etat, qui appartient à tout le peuple. — Remarquons pour l'éviter soigneusement, cette répétition du mot *public*, qui se trouve ici exprimé quatre fois en quelques lignes.

les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent point heureux. Je m'éloignai donc de ces contrées, en apparence si délicieuses, et, de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs [1].

(1) Dans cette ingénieuse fiction, Fénelon a voulu nous montrer que la satiété entraîne bientôt le dégoût ; les dernières lignes nous prouvent en outre que le véritable bonheur ne se trouve point dans les jouissances matérielles, mais bien plutôt dans les plaisirs intellectuels, dans la culture de l'esprit et du cœur.

TABLE DES MATIÈRES.

FABLES DE LA FONTAINE.

FABLES DE FLORIAN.

FABLES DE FÉNELON.

Cambrai. — Imp. J. RENAUT, rue St-Martin, 18.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Eléments de la Grammaire anglaise, extraits des ouvrages des meilleurs grammairiens anglais, et disposés en tableaux synoptiques (2e édition). — 1 vol. grand in-8o Jésus. . . . . 1 fr. 50

Ce travail qui a valu à l'auteur les félicitations de nos plus savants professeurs, a été l'objet d'une recommandation toute spéciale de la *Société Industrielle du Nord de la France* (M. le Docteur V. Henry, rapporteur ; séance du 30 Novembre 1874).

Exercices pratiques de Style ou **Choix de lettres simples & usuelles & de Narrations faciles,** spécialement à l'usage des écoles primaires et des cours d'adultes (3e édition).

Partie de l'Elève. . . . . 0 fr. 40
Partie du Maître . . . . 2 »»
